

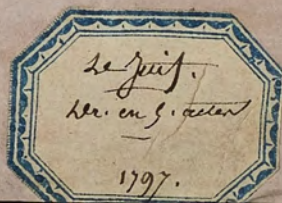
THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



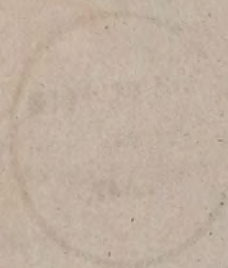
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LE JUIF,

DRAME

EN CINQ ACTES.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.



A HAMBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DE P. F. FAUCHE.

1797.

PERSONNAGES.

SIR STEPHENS, *Banquier à Londres.*

FRÉDÉRIC BERTRAM, *son fils.*

CHARLES RATCLIFFE, *commis congédié
du comptoir de Sir Stephens.*

SAUNDERS, *premier commis de Sir Stephens.*

SHEVA, *Juif, courtier de Sir Stephens.*

JABAL, *son domestique.*

Un valet de taverne.

MISTRISS RATCLIFFE, *mère de Charles et
d'Élisa.*

LOUISE, ou ELISA RATCLIFFE, *fille de
Mrs. Ratcliffe.*

MISTRISS GORSIN, *veuve, louant des appar-
temens:*

DORCAS, *vieille servante de Sheva.*

LA SCÈNE EST A LONDRES

LA Pièce du Juif que j'offre au public, est la traduction libre d'un Drame en cinq actes, portant même titre, qui a paru depuis peu en Angleterre; la fortune prodigieuse qu'elle y a faite est sans doute l'indice de grandes beautés, mais n'est pas un Thermomètre sûr de ses succès sur notre théâtre.

L'Anglais porte dans ses productions l'indépendance qu'il manifeste dans toutes ses actions. Des pensées fortes, des caractères originaux, des scènes pleines de vie et de chaleur y rendent le spectateur moins difficile sur l'unité de lieu, moins sévère sur l'article des convenances, moins délicat sur les choix des expressions. Ce qui seroit un défaut pour nous n'en est pas toujours un pour eux; ils ont dans les mœurs une inégalité, souvent même une bizarrerie dont l'image en blessant ce bon ton qui a mis sur tous nos visages un masque uniforme, et substitué sur notre théâtre la finesse au comique, permet encore à leurs auteurs dramatiques, de former des contrastes, sans cesser d'être naturels, et d'user de mots qui fournissent au rire, sans paroître être bas.

La pièce du Juif réunit une grande partie des avantages de leur théâtre et participe à quelques-uns de ses inconvéniens. Quatre changemens de décorations à vue, étranger en France aux pièces que la musique n'a pas reçues de ses couleurs, y donnent aux transitions de ces scènes un air de brusquerie qui les rend moins naturelles que les autres et nécessitent de notre part plus d'efforts pour

prolonger notre illusion: j'ai contribué autant
que je l'ai pu à leur donner du liant; j'aurois
desiré faire davantage, placer par exemple,
les deux scènes d'Eliza qui commencent le
second acte à la fin du premier, ce qui eût
transporté à l'entr'acte le changement de
décoration qui les suit, et fait connoître d'a-
bord le caractère des principaux acteurs;
mais il eût fallu, pour cela, ou remplacer
une légère invraisemblance par une autre plus
grave, ou changer entièrement la coupe du
drame; ce qui auroit non-seulement rompu
ses traits, mais en eût même altéré l'histori-
que; c'eût été enfin substituer une nouvelle
pièce à l'ancienne, le plan et la distribution
d'une pièce en étant, d'après Racine lui-mê-
me, la plus grande difficulté.

Au reste des quatre changemens de dé-
corations à vue qui existent dans cette pièce,
il n'en est pas un qui soit d'un effet tranchant
pour le spectateur: une simple chute de rideau
suffit pour les marquer; une maison de par-
ticulier en remplace une autre de même gé-
re. L'école de scandale de Shéridan accueillie
par le premier de nos théâtres en a d'infini-
ment plus multipliés: ils y sont d'ailleurs
d'autant plus sensibles que l'acteur n'y parlant
qu'à l'esprit, le spectateur reste de sang froid
et par conséquent toujours sévère, tandis que
le coeur étant intéressé dans celle, du Juif
dès le second acte, il est par là même indul-
gent et trop heureux pour appeler l'esprit
au secours de ses jouissances; il perdrait son
plaisir en le partageant avec lui.

D'après les conseils d'un homme, auquel
les convenances de notre théâtre ne peuvent

Être étrangères, je me suis permis d'anoblir le caractère du Juif; la phisionomie que lui donne ce changement coïncide peut-être mieux avec le but moral de la pièce; mais il seroit possible qu'on le trouvât moins dans la nature et que le vis comica soit fondé à s'en plaindre. Par-tout où les sentimens se sont montrés discordants des nôtres, je leur en ai donné la teinte: l'expression qui eût alarmé le goût pur dont nous nous piquons, et le mot dont l'esprit se fût évaporé en passant dans notre langue, ont reçu, en raison de mes facultés, leurs équivalens. Le mérite de tout cela n'est pas grand; c'est celui du tapissier, qui chargé de l'ameublement d'une maison, la décore au goût de l'étranger qui en a fait l'acqué.

Si l'on me demande ce qui a décidé mon goût pour cette pièce? je répondrai, son effet sur moi au théâtre de Drurylane soutenu du jugement d'un tribunal tranquille et redoutable, la lecture. Je n'ai d'ailleurs point été insensible au plaisir de contribuer à accélérer la chute du préjugé contre une nation qui a fait dans plus d'un genre l'objet de mes occupations et de mes recherches. Je m'estimerois heureux de fixer les yeux d'un gouvernement sage sur l'intérêt matériel et moral qu'il y a de s'occuper des moyens de les assimiler à la masse commune. Les sophismes mis en avant contre ce voeu de l'humanité disparaîtront aux yeux du législateur philosophe; et l'observation lui fera connoître les mesures à la disposition du gouvernement, dont il est sage de faire précéder ce bienfait.

Cumberlant (A) ne s'est point fait illu-

(A) Auteur de la pièce *the Key* en Angleterre.

sion sur l'empire que donne à un fatal préjugé, le rapport du bill qui donnoit aux Juifs, en Angleterre, le droit de Citoyen; et je ne me dissimule pas les raisons, voire même les exemples, qui sur le continent semblent lui prêter un nouvel appui. C'est le propre des principes les plus incontestables; en morale et en politique, de produire des résultats entièrement opposés à leur objet, par le défaut de tact dans leur application. L'irréflexion, l'ignorance ou la mauvaise foi s'en pénètrent, les accueillent; et le philosophe a besoin de livrer de nouveaux combats pour regagner le point que lui ont fait perdre des mains malhabiles.

Solon seroit confondu dans la foule des empiriques en législation, si les loix qu'il substitua au régime de Dracon, n'eussent reçu ces bienfaisantes modifications et ces heureuses formes qui en assurent l'effet et le maintiennent.

LE JUIF.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Appartement de la maison de Sir Stephens.

SIR STEPHENS, FRÉDÉRIC BERTRAM.

SR. STEPHENS.

Pourquoi me demandez-vous raison des choses que je ne suis pas tenu de vous dire? S'il me convient de renvoyer un commis de mon comptoir, qu'est-ce que cela peut vous faire?

FRÉDÉRIC.

Vous avez pris ce Commis à ma recommandation: j'ai par conséquent intérêt à desirer que les motifs qui vous le font congédier ne portent point sur son caractère.

SR. STEPHENS.

Je suis votre père, Monsieur, et le seul maître en cette maison; je n'ai point d'associés à qui je doive compte de ma conduite, et je ne souffrirai pas que mon fils s'avise de s'en occuper.

FRÉDÉRIC.

Votre fils ne peut-il cependant, sans risquer de vous déplaire, se permettre un mot en faveur d'un ami absent et sans défense?

Sr. STEPHENS.

Un ami!

FRÉDÉRIC.

Oui, mon père, j'espère n'avoir jamais à rougir d'appeler Charles Ratcliffe, mon ami: ses vertus, ses infortunes, sa probité, (vous me détromperez si je suis dans l'erreur) l'ont rendu cher à mon coeur. .

Sr. STEPHENS.

Dites plutôt ses liaisons. Quel peut être le but d'un tel sentiment?..... Folie et repentir..... Brisons-là, Monsieur, le sacrifice d'une amitié aussi récente ne peut vous coûter cher, et il vaut mieux lui retirer le titre d'ami que de lui donner celui de frère. En un mot, je vous signifie que je ne consentirai jamais à votre union avec la soeur de Ratcliffe: et je ne crois pas que vous vous oubliiez jamais assez pour en faire votre maîtresse.

FRÉDÉRIC.

Ma maîtresse! Ciel! que suis-je obligé d'entendre!..... Mais vous n'avez jamais vu Miss Ratcliffe?

Sr. STEPHENS.

Je, desirerois que vous fussiez dans la même situation que moi à son égard..... mais j'exige que vous rompiez avec elle..... Miss Ratcliffe, ou moi: choisissez. (*il sort.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, *seul*.

Mon choix est fait, elle est ma femme; et si s'unir à la vertu, à la beauté, aux graces, de préférence à la fortune, est un crime digne d'exhérédation, je dois m'y résigner; la seule chose que je redoute est le reproche sévère, mais juste, de mon ami Ratcliffe. Je lui ai caché mon mariage: son ressentiment m'en impose d'avance. Le voici: je veux dissimuler, car je ne me sens pas encore en état d'en soutenir le choc.

SCÈNE III.

CHARLES RATCLIFFE, FRÉDÉRIC.

CHARLES.

Bon jour, mon cher Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Bon jour, mon ami.

CHARLES.

Avez-vous appris quelques nouvelles?

FRÉDÉRIC.

Rien de bon.

CHARLES.

Je le crois; l'intrigue accapare toutes les

faveurs de la fortune, et les hommes se pressent en insensés pour en suivre les chances.

FRÉDÉRIC.

Toujours philosophe!

CHARLES.

J'ignore si ma philosophie seroit à l'épreuve de la prospérité. Pierre de touche de nos principes, elle développe en nous des sentimens que l'adversité comprime. Mais voyons: sur quelle partie de mon être la cruelle fortune trouveroit-elle jour encore à me lancer de nouveaux traits?

FRÉDÉRIC.

Je suis honteux de vous le dire, mon cher Charles, parce que le coup part d'une main que je dois respecter. Vous connoissez le caractère de Sir Stephens: il est mon père; ce titre me rendra laconique sur un sujet également pénible pour tous deux..... c'est avec regret que je voyois un homme, dont les talens égaloient la naissance, simple commis dans son comptoir; c'est un genre de servitude dont il vous délivre.

CHARLES.

Je vous entends; Sir Stephens n'a plus d'occupations à me donner: je vais de ce pas lui remettre les clefs de la caisse. (*il veut partir.*)

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Un moment de patience..... Devinez-vous le motif d'une mesure aussi inattendue.

CHARLES.

Que m'importent ses raisons, lorsque mon honneur est intact?

FRÉDÉRIC.

Votre position, Charles, me navre le coeur.
Que deviendront ces tendres objets?...

CHARLES.

Ils deviendront ce que deviennent tous
ceux que la misère accable; ils disparaissent,
et sont bientôt oubliés.... vous savez que c'est
un sujet dont je n'aime point à m'occuper
avec vous, et c'est à mon grand regret que
vous avez fait leur connoissance.

FRÉDÉRIC.

Je l'avoue: mais dans cette extrémité. Je
pense que vous pourriez vous rendre un peu
moins sévère.

CHARLES.

Non, jamais; l'adversité a buriné ces prin-
cipes dans mon ame. C'est le seul point sur
lequel nous différons ensemble: pourquoi donc,
mon ami, vous obstinez-vous à les combattre?

FRÉDÉRIC.

Je me tais.

CHARLES.

Me permettrez-vous, maintenant, d'aller
trouver votre père?

FRÉDÉRIC.

Ah! voici une visite à laquelle il donnera
la préférence.... Shevâ, le premier usurier de
Londres.... Si tu savois comme ce vieux Juif
s'attache à la jeunesse prodigue pour s'enrichir
de ses extravagances..... je veux m'en amuser.

CHARLES.

Non, laissez-le; ses infirmités doivent, au moins, lui faire trouver grace devant vous.

(*Sheva entre.*)

SCÈNE IV.

SHEVA, *les acteurs précédents.*

SHEVA,

Serviteur, mon jeune maître; comment vous portez-vous? Aurez vous la bonté de me dire, si Sir Stephens, mon protecteur, est chez lui, et si je peux lui dire un mot?

FRÉDÉRIC.

Il est à la maison, et visible pour vous, Sheva. Si vous lui apportez de l'argent, vous serez le bien venu.

SHEVA.

Ah! l'argent est toujours un bon passe-partout.

FRÉDÉRIC.

Graces de vos réflexions, vieil usurier, entrez chez mon père; menagez votre poitrine pour compter vos guinées. (*Sheva sort.*) Le drole ne laisseroit point échapper son ombre s'il pouvoit la retenir.

SCÈNE V.

CHARLES, FRÉDÉRIC.

CHARLES.

Vous êtes trop dur envers lui, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Envers lui ! le guipon lècherait la terre pour un écu : et quoiqu'il soit un puits d'or, sa personne et sa garde-robe ne valent pas un ducat.

CHARLES.

Ces sortes de caractères vous révoltent, et ils me font pitié. Un sentiment de confraternité me parle en faveur de ce pauvre Sheva. Il est tout aussi pauvre que moi ; mais c'est dans un autre genre. Il manque de ce qu'il a ; et moi, je n'ai rien et manque de tout. Les avarés ne sont point membres inutiles de la société : leur effet sur elle est le même que celui des digues sur les rivières. Elles les contiennent, les empêchent de se répandre, et rendent navigables les lieux qui, sans elles, ne seroient que des bas-fonds inutiles.

FRÉDÉRIC.

Je savois que vous aviez été son libérateur, mais je ne savois pas que vous fussiez son avocat.

CHARLES.

Il est vrai que je le sauvai dernièrement d'un grand danger. Mes compatriotes, avec toute leur humanité, se seroient fait un

jeu d'assommer un pauvre Juif; le vieux bon homme fut cruellement maltraité.

FRÉDÉRIC.

Quelle en étoit la cause?

CHARLES

Je ne m'en informai pas; ils étoient cent contre un: c'en fut assez, pour que je devinsse son défenseur. Je bataillai long-tems; mais je parvins à le tirer de presse,

FRÉDÉRIC.

La Synagogue devoit vous canoniser pour cette action. (*Sheva revient.*)

SCÈNE VI.

SHEVA, *les acteurs précédents.*

SHEVA.

Ah! Il n'y a pas d'affaires à traiter aujourd'hui ici; Monsieur votre père est inabordable; et je ne le vis jamais de si mauvaise humeur. J'aurois cependant grand besoin de son secours.

FRÉDÉRIC.

Je conçois, Sheva, que vous ayez toujours besoin de quelque chose: mais je doute que vous manquiez des moyens de vous le procurer.

SHEVA.

Je fais de mon mieux mes petites affaires, je n'épargne pour elles ni peine ni sueurs, et suis reconnoissant du plus léger service; peu

de chose suffit pour aider un pauvre homme;
tel que moi.

FRÉDÉRIC.

Quand vous vous dites un pauvre homme,
vous voulez sans doute parler de votre esprit;
car tout le monde sait que vous roulez sur
l'or.

SHEVA.

Le monde s'occupe peu de moi. Mon argent, je l'avoue, travaille quelquefois à la bourse; mais ma personne n'y fait pas grand bruit. Je fatigue beaucoup; et parce que je vis avec économie, l'on m'accuse d'être avare: que puis-je faire à cela? Le premier à qui je refuse de l'argent s'arroge le droit de me traiter d'usurier, de sangsue..... Ce sont sans doute de cruelles injures, Monsieur Frédéric; mais que peut un pauvre Juif contre un Chrétien qui a résolu de le maltraiter?

FRÉDÉRIC.

Ne rien dire; mais dépenser son argent
comme un autre.

SHEVA.

En nous privant des moyens de l'acquérir
comme les autres, ne nous condamnez-vous pas à
le dépenser différemment d'eux? Sans azyle sur
la terre, sans patrie, sans propriétés, par-tout on
nous abreuve d'humiliation et souvent de mépris.
Se borne-t-on au sel piquant de la raillerie?
c'est une faveur, dont (à moins de paroître
ingrat,) chacun de nous doit se montrer
jaloux. Jeux cruels, amusemens sans pitié!
quel procédé envers ce pauvre peuple d'A-
braham! comment donc pouvez-vous exiger

bonté et bienfaisance de ceux pour lesquels vous en avez si peu?

CHARLES, (*s'avancant.*)

Cela est vrai, mon ami. Je suis forcé de convenir qu'il y a beaucoup de fondement dans vos plaintes, et que les vices qu'on vous reproche sont en partie notre ouvrage. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer les nuances tranchantes que prononce entre vous la manière dont on vous traite dans les divers lieux où vous êtes fixés.

SHEVA.

Bon Dieu! je ne vous voyois pas.... oui, je ne me trompe point; c'est mon bon ami Monsieur Ratcliffe; pardonnez-moi, Monsieur, pardonnez-moi; j'aurois grand tort de dire devant vous qu'on n'a point de pitié des pauvres Juifs: car, sans vous, je serois resté mort sur la place. Croyez-moi, Monsieur, croyez-en ma parole, jamais je n'oublierai ce service. La reconnaissance, je vous le jure, n'est point étrangère à mon cœur.

FRÉDÉRIC.

Laissez-moi seul un moment avec lui, mon cher Charles: je serois fort aise de l'entretenir, pendant que vous serez chez mon père. (*Charles sort.*)

SCÈNE

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, SHEVA.

SHEVA.

Oh! que vous fîtes une bonne action de sauver un malheureux Juif des mains d'une populace impitoyable! Je sens, comme je le dois, mon cher Monsieur Ratcliffe mais il est sorti? où donc est-il allé?

FRÉDÉRIC.

Chez mon père; mais son absence ne doit point étouffer en vous la reconnaissance; et rien ne vous oblige à justifier le proverbe, qui dit: aussitôt parti, aussi-tôt oublié.

SHEVA.

Oh! Dieu m'en garde! je me souviendrai toujours, que sans lui, j'aurais perdu la vie et tout ce que j'avois sur moi.

FRÉDÉRIC.

Fort bien. Reconnoissant comme vous l'êtes, de son dévouement, vous avez une belle occasion de vous en venger.

SHEVA.

Oh! je le remercie de toute mon ame, et fais pour son bonheur les vœux les plus ardens. Que peut un pauvre Juif de plus que des remerciemens et des souhaits?

FRÉDÉRIC.

Que font des vœux stériles à l'homme qui, chargé de la subsistance d'une mère et d'une

soeur restées sans ressources, manque lui-même des moyens d'assurer la sienne?

SHEVA.

Ah, grand Dieu! je croyois qu'il occupoit une place dans le comptoir de Monsieur votre père?

FRÉDÉRIC.

Il en occupoit une, il est vrai, dont les modiques salaires suffisoient à l'entretien de ces pauvres délaissées; mais la source en est tarie: et le voilà sans amis, sans secours, au milieu de ses malheurs, comme vous étiez naguères au milieu des bandits qui vous assailloient, lorsqu'il prit votre défense.

SHEVA.

Ciel! ô ciel! Ce monde n'est qu'angoisses et infortune, misères sur misères! Les malheureux y fourmillent, et le pauvre Sheva n'a que deuxyeux pour pleurer!

FRÉDÉRIC.

Une vaine pitié ne nourrit pas celui qui a faim, et ne couvre pas celui qui est nud. Ratcliffe est l'ami de mon coeur, et je manque de moyens pour le secourir. La sévérité de mon père me défend toute tentative près de lui. Que faire en cet état de détresse? Quelque part que je jette les yeux, je ne vois que vous pour l'emprunt de la petite somme dont j'ai besoin.

SHEVA.

Que moi, grand Dieu! vous voulez donc me perdre dans l'esprit de votre père? sévère envers vous, que seroit-il envers le pauvre

Sheva? Sa générosité, je l'avoue, répond peu à sa fortune.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, Sheva? J'attends votre réponse.

SHEVA.

Si je vous refuse, ma réponse ne sera pas de votre goût. Si je ne vous donne point d'argent, je serai un gueux à pendre, un suppôt de Beelzebuth: et quand mon argent sera parti, je serai un sot et un imbécille. O ciel! ô ciel!.... à cela il y a des conditions à faire.

FRÉDÉRIC.

Sans doute. Sûreté de fonds, sûreté des intérêts, lier les derniers au principal dans l'obligation; rien ne me coûtera pour soulager mon ami.

SHEVA.

Le bon coeur! mais un peu de patience; combien vous faut-il? cent livres sterlings?

FRÉDÉRIC.

Oh, cent livres sterlings! plus que cela.

SHEVA.

Plus que cent livres sterlings! combien donc? Deux cent?.... c'est une terrible somme.

FRÉDÉRIC.

Pour trancher le mot, mon cher Sheva, il m'en faut trois cent.

SHEVA.

Grand Dieu! quelle somme!

FRÉDÉRIC.

Allons, mon ami, procurez les moi, faites vos conditions en conscience, et je dirai que vous êtes un honnête homme. Oh! mon cher Sheva, vous ne connoissez point la jouissance qu'il y a à secourir l'innocence et la beauté dans la détresse?

SHEVA:

Vous y en trouvez sans doute une grande, car vous l'achetez à un bien haut prix. Bon, bon,..... j'ai fait mes réflexions: vous pouvez venir chez moi; vous aurez votre argent.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes un galant homme, mon cher Sheva; y porterai-je une obligation prête à remplir?

SHEVA.

Non, non, cela n'est pas nécessaire: j'ai tout ce qu'il faut chez moi.

FRÉDÉRIC.

Je n'en doute pas. (*à part:*) un usurier n'a garde de manquer de papier timbré. (*haut:*) adieu, mon cher Sheva; de l'argent: j'en passerai d'ailleurs partout ce que vous voudrez.
(*Frédéric sort.*)

SCÈNE VIII:

SHEVA, *seul.*

O ciel! Il ne me reste des yeux que pour pleurer?.... Sheva, tu n'es qu'un sot.....

Trois cents livres en un jour.... font par an.... Ceci achevera de me ruiner..... cette école me fera retrancher encore de ma dépense pendant quelque tems.... Si l'on pouvoit vivre d'air, que d'argent de gagné pour l'aliment du coeur!..... Mais un petit retour sur toi même Sheva. Tu as de l'argent, beaucoup d'argent, et cependant tu te refuses jusqu'à la vie commune.... Soit; mais si tu t'imposes des privations c'est pour satisfaire ta sensibilité. Tu vis dans la pauvreté; mais tu mets le pauvre dans l'aisance..... vas, calmes ta conscience: aussi long-tems que ton avarice ne portera que sur toi, tu peux continuer d'user ce chétif vêtement, et laisser dire la multitude.

SCÈNE IX,

CHARLES, SHEVA.

CHARLES.

(*Parlant seul en rentrant, sans prendre garde d'abord à Sheva.*) Homme dur et sans ame! Je romps pour la vie avec vous. Je bêcherai la terre, je l'arroserai de mes sueurs, je périrai plutôt, que de me soumettre à des condition aussi barbares..... je suis le maître de garder mon emploi! mais sous condition que ma mère et ma soeur s'éloigneront à une grande distance de Londres..... (*apercevant Sheva;*) Ce Juif, cet usurier, qui n'a d'ame

que pour son argent, n'en eût pas usé ainsi
envers moi..... Je veux l'interroger..... Sheva!

SHEVA.

Que desirez-vous?

CHARLES.

Je n'en sais plus un mot.

SHEVA.

Rappelez-vous : parlez.

CHARLES.

Sheva,..... vous avez été fils..... vous avez
eu une mère,..... vous en souvenez vous en-
core?

SHEVA.

Grand Dieu! si je m'en souviens!

CHARLES.

L'avez vous aimée, chérie, soulagée?

SHEVA,

Si je l'ai aimée! son souvenir déchire en-
core mon coeur: je voudrais ne lui avoir pas
survécu.

CHARLES.

Le sentiment, la charité ne sont donc
point étrangers à votre ame?

SHEVA.

Je suis homme, Monsieur; Juif, Turc, ou
Chrétien peu m'importe.

CHARLES.

Je dirai donc que vous êtes un être très-
bon, et cet orgueilleux négociant un être dur.

SHEVA.

Le compliment me flatte.

CHARLES.

Avez-vous eu une soeur?

SHEVA.

Je n'eus jamais ni soeurs, ni frères, ni enfants; je suis un malheureux, isolé, abandonné, seul sur la surface du monde.

CHARLES.

Et vous avez entassé richesses sur richesses, or sur or, jusqu'à en regorger? Vos coffres débordent des fruits de votre usure: vos veines sont remplies du sang des joueurs et des prodiges?

SHEVA.

J'ai de l'argent, je vous l'avoue; j'en ai même assez pour pouvoir disposer d'une somme considérable.

CHARLES.

Et moi, je n'ai rien; rien que misères. Elles ont dépassé la mesure. (*à part:*) j'enrage de penser qu'elles s'éloignent ainsi de ceux qui se plaisent à en être entourés, pour accabler ceux qui les redoutent. (*haut:*) Maintenant, Sheva, si nous étions l'un et l'autre seuls, hors des regards de tout mortel, dans un désert aussi sauvage que mes pensées, et aussi stérile que ma fortune, ne trembleriez-vous pas?

SHEVA.

Pourquoi tremblerois-je? Jamais, non ja

mais vous ne vous décideriez à faire du mal à un vieillard infirme et sans défense.

CHARLES.

Vous avez raison, Sheva..... tout le tems du moins, que je conserverois ma raison.

SHEVA.

Le chagrin, mon cher défenseur, trouble vos sens; oui, je le vois, le chagrin vous accable; le pauvre Sheva en ressentit autrefois jusqu'à la démence..... Ah! que la vie est pénible à passer!

CHARLES.

Sheva, j'ai eu tort avec vous..... vous me plaignez, j'en suis sûr: ces accens ne peuvent partir que d'un coeur sensible.

SHEVA.

Mettez ce coeur à l'épreuve..... touchez-le..... vous jugerez s'il est de fer ou de marbre.

CHARLES, (*approchant sa main du coeur de Sheva.*)

Non, sur mon honneur, vous n'êtes pas insensible.

SHEVA.

Ne croyez donc pas que je suis une sangsue engraissée des malheurs de l'espèce humaine. Ce que j'ai gagné, je le dois à un travail long, infatigable: je le dois à tous les genres de privations. Je pourrois ajouter quelque chose; mais ce que je dirois seroit hors de mon sujet..... Veuillez, Monsieur, m'ac-

compagner chez moi: ma demeure est près
d'ici, je vous ferai voir ce que je n'ai encore
montré à personne..... le coeur de Sheva au
naturel..... Je ne le porte pas sur ma main....
Venez, venez, je vous en conjure.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(*Appartement de la maison de Mistriss Ratcliffe.*)

ELIZA RATCLIFFE *Seule.*

Heureuse de posséder l'objet que mon coeur adore, je suis tourmentée de l'idée d'avoir été la cause de sa ruine. Pauvre Bertram! ton amour et ta générosité t'ont conduit à ta perte! mais aussi, pourquoi n'ai-je pas consenti à l'épouser, pourquoi ai-je souffert que tu fusses victime d'une fatale passion? Quel pouvoir, en embrasant mon coeur, égara ma raison? Quel pouvoir, autre que celui qui règle l'univers, qui donne ou éteint le courage, a pu..... Si l'amour est mon crime, l'amour est mon excuse.... ah Dieu!..... ah, ma mère!

SCÈNE II.

MISTRIS RATCLIFFE, ELIZA *prend et baise la main de sa mère.*

Mrs. RATCLIFFE.

Eliza, ma chère enfant, d'où te vient cette agitation extraordinaire?

ELIZA.

Suis-je donc si agitée?

Mrs. RATCLIFFE.

Vous pleurez.

ELIZA.

Oui, je pleure, et comment ne pas pleurer, en voyant les traits d'une mère aussi chère flétris par le chagrin et les ennuis! et le tout pour l'amour de moi! Ah! ma mère! vous m'avez trop aimée!

Mrs. RATCLIFFE.

Puis-je trop vous aimer? Je partage ma tendresse entre vous et votre frère.

ELIZA,

Donnez, donnez la lui toute entière: il la mérite mieux que moi.

Mrs. RATCLIFFE.

Que le ciel le bénisse autant qu'il le mérite; sur lui reposent toutes nos espérances; nous nous attachons à lui comme au dernier rejetton de notre malheureuse famille. Mais il est homme, Eliza, et doué par conséquent de la force et du courage nécessaire pour combattre l'orage. Pour nous, femmes foibles et sans secours, que pouvons nous faire? nous soumettre et souffrir.

ELIZA.

Cela est vrai; mais il est un devoir imposé au foible, voire même à moi, devoir facile à remplir, puisqu'il consiste à vous obéir, à vous aimer, à vous honorer.

Mrs. RATCLIFFE.

Vous l'avez rempli bien fidèlement, ma chère Eliza.

ELIZA.

Vous le croyez, ma mère; mais votre éloge est pour moi un reproche.... Que diriez vous, si ma conscience étoit chargée d'un crime, et si je tombois à vos pieds pour en obtenir le pardon?

Mrs. RATCLIFFE.

L'étonnement me fermeroit un instant la bouche; mais mon premier mot seroit de vous plaindre et de vous pardonner.

ELIZA.

Cette main témoignera que je me suis élevée.... Vous tressaillez... Je l'ai donnée ce matin à Sir Bertram.... C'est aux pieds des autels que j'ai reçu de lui cet anneau, gage de sa foi; enfin je suis sa femme.

Mrs. RATCLIFFE.

Levez-vous, ma fille. Quittez cette posture suppliante; elle est inutile devant une mère aussi disposée que moi à vous pardonner.

ELIZA.

Que ce reproche est tendre et plein de bonté! Votre oeil, comme celui de la nature, voit le fond de mon coeur. Foible comme celui d'une femme, il est yvre d'amour: mais il n'en est pas moins pur.

Mrs. RATCLIFFE.

Je me mets à votre place, ma chère enfant; ce que vous avez fait mérite censure; mais le

sentiment de notre foiblesse me défend de la prononcer. Vous avez un frère dont l'ame fière supportera difficilement un mariage secret: votre mari a un père, qui, je le crains, n'a pas des sentimens aussi généreux que lui. Hélas! ma fille, quelle prudence ne faut-il pas pour garder la mesure nécessaire entre ces deux extrêmes.

ELIZA,

Je ne me dissimule point le danger que je cours, malgré les efforts de Sir Bertram pour l'affoiblir à mes yeux; mais j'ai peine à croire qu'il existe un père assez dur pour ne jamais pardonner un choix qui le contrarie, mais qui ne le déshonore pas.

Mrs. RATCLIFFE.

Le nom de Ratcliffe fera peu d'effet sur lui. Une fille de votre maison eut autrefois prisé sa naissance au dessus de sa fortune.

ELIZA.

L'orgueil de la naissance, Madame, rend la pauvreté plus odieuse; oublions la.

Mrs. RATCLIFFE.

Votre père ne le put jamais.

ELIZA.

Ah, mon père!

Mrs. RATCLIFFE.

Votre frère ne la perdra jamais de vue;

ELIZA.

Et cependant il s'humilie pour l'amour de nous. Sir Charles Ratcliffe commis du père de mon mari! dites-moi, Madame, pourquoi

n'a-t-il pas préféré prendre l'état où l'appeloient sa naissance et son courage?

Mrs. RATCLIFFE.

Que voulez vous dire, mon enfant. Vous oubliez sans doute que votre père lui avoit défendu de servir sous un usurpateur?

ELIZA,

Hélas!

Mrs. RATCLIFFE.

La malédiction de son père l'eût empêché d'y avoir des succès.

ELIZA.

Le prix du sang que nous avons versé pour le maintien de nos opinions est donc la misère! la hache des bourreaux, la guerre, la pauvreté ont assez fait de victimes dans ma famille! Il est tems que la paix en couvre les ravages et calme des passions dont l'injustice est toujours l'effet. De ce moment peut-être dépend le sort de toute notre postérité. Frédéric est avec son père: il est résolu de lui faire l'aveu de son mariage, et de chercher à en prévenir les suites. Comme je n'ai jamais vu Sir Stephens, je ne puis en préjuger l'issue; l'événement me fait trembler.

Mrs. RATCLIFFE.

L'attente en est cruelle. Voici l'heure où j'attends votre frère.

ELIZA.

Ah! c'est lui que je redoute le plus. Par pitié, ma mère, permettez-moi de l'éviter jusqu'au retour de Frédéric.

Mrs. RATCLIFFE.

Volontiers, mon enfant. J'ignore si mon pressentiment est trompeur; mais il me dit que tout ira bien.

ELIZA.

Heureuse espérance! mon cœur l'embrasse avec transport; je regarde ce présage comme une inspiration.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE III.

Appartement dans la maison de Sheva.

DORCAS, JABAL.

DORCAS.

Hola! Jabal où êtes vous paresseux?

JABAL.

Me voici, mère Dorcas. Oh! le mauvais métier que de servir ici! L'on ne peut jouir d'un instant de repos tout le tems que vous êtes sur pied. Si vous saviez comme votre voix résonne dans cette lanterne!

DORCAS.

Ah! Il ne faut pas croire être paresseux dans cette maison.

JABAL,

Que me reste-t-il donc à faire? à nettoyer

ces murailles? une araignée n'y trouveroit pas à picorer. Vous parlez bien de travailler, mais jamais de manger.

DORCAS.

Glouton que vous êtes, ne devez-vous pas avoir le ventre plein?

JABAL.

Je n'ai pas fait un seul bon repas depuis que je suis dans cette maison. On n'y mange jamais que pour vivre: je voudrois qu'on y vécût quelquefois pour manger.

DORCAS.

Eh! vous parlez là comme un estomac.

JABAL.

Savez-vous bien, la mère, que mon estomac est la pièce la plus intéressante de mon individu?

DORCAS.

Vous avez un meilleur maître que vous ne pensez: on ne se doute pas des charités qu'il fait.

JABAL.

Vous avez raison: on ne s'en doute pas; du moins n'ai-je encore pu en pénétrer le secret. S'il étoit si bienfaisant, ceux qui le servent ne seroient-ils pas les premiers objets de sa bonté? Regardez ce vieil habit: on en compteroit les fils sans lunettes; mais en revanche il faudroit un microscope pour juger de la couleur dont il fut.

DORCAS.

Soyez plus tempérant et moins vain.
N'apprenez

n'apprendrez-vous jamais à contenir vos desirs dans des bornes raisonnables?

JABAL.

Il faudroit pour cela que je vécusse éloigné de vous, la mère.

DORCAS.

N'avez-vous pas l'avantage d'être le *factotum* du plus riche Juif de la cité de Londres?

JABAL.

J'aimerois mieux être celui de l'héritier d'un avare. La cuisine en est d'autant meilleure que celle du défunt a été mauvaise. Nous servirions ici aussi longtems que vécut Mathusalem, que nous serions toujours aussi pauvres que nos pères le furent dans le désert.

DORCAS.

Et qui sait, Jabal, ce qui peut arriver? Mon maître n'a point de parens: je n'en ai du moins jamais vu chez lui.

JABAL.

C'est qu'il leur est inutile de se faire connaître avant sa mort.

DORCAS.

N'avez vous pas de honte de parler ainsi, malheureux? Ses bonnes actions paroîtront un jour.

JABAL.

Palsembleu! je voudrois pouvoir me montrer couvert de ses bienfaits; mais il y met bon ordre; et tous ses dons pour moi se bor-

nent au stricte nécessaire. C'est un triste régime, la mère. Le manteau qu'il acheta dernièrement à cette vente n'a-t-il pas failli lui coûter la vie? La poulace étoit indignée qu'un Crésus, comme lui, vint mettre l'enchère sur de chétifs vêtements à son usage.

DORCAS.

Et si ce manteau étoit destiné à couvrir le pauvre? Je le crois d'autant mieux, que l'ayant emporté le soir même du jour où il l'acheta, il n'a reparu depuis dans sa garde-robe..... Mais voici mon maître, et avec lui l'honnête homme qui le sauva..... ah, je devine ce qu'il vient faire.

SCÈNE IV.

SHEVA, CHARLES, *les acteurs précédens.*

SHEVA,

Comment! comment! que faites vous ici? Pourquoi n'êtes vous pas tous deux à l'ouvrage?..... Dorcas, apporte moi un verre d'eau froide, je meurs de soif. (*Dorcas sort.*)

JABAL.

L'eau vous fera mal, Monsieur: je vais vous chercher du vin.

SHEVA.

Faites ce que je vous dis, insolent. Approchez, prenez ce chapeau, faites en sortir la poussière avec soin; mais gardez-vous de le brosser, cela use le poil.

JABAL.

Du poil! Il n'y en a pas pour cacher une pucé. (*il sort.*)

SHEVA.

Ah! je suis vraiment fatigué. Je vous demande pardon, Monsieur Ratcliffe.... je suis un vieillard..... asseyez vous, nous causerons. (*Dorcas apporte un verre d'eau.*) fort bien. Cette eau est vraiment bonne. Mais pourquoi n'offrez vous pas un verre d'eau à Monsieur?

DORCAS.

J'aurois offert un verre de vin à Monsieur, s'il eut été à ma disposition.

SHEVA.

Cette eau est bonne, et vaut mieux que du vin. Le vin échauffe, et l'eau rafraichit: le vin coûte beaucoup d'argent, et l'eau très-peu de chose.... à votre santé, Monsieur. J'avois l'estomac creux avant de l'avoir bû: maintenant je me sens bien. Allez, Dorcas, allez. (*Dorcas sort.*) Ah! Monsieur Ratcliffe, il faut que je sois maintenant plus économe que jamais.

SCÈNE V.

SHEVA CHARLES,

CHARLES.

Pourquoi donc? n'êtes vous pas assez riche pour vous donner, sans regret, les choses communes de la vie?

SHEVA.

Certainement, je suis assez riche pour cela... Je puis même dire que j'aurois un trésor, si mon coeur n'étoit pas aussi sensible; mais l'argent part à mesure qu'il vient.

CHARLES.

Pardonnez-moi, mon cher Sheva, si je vous dis que je trouve, en votre caractère, des contradictions que je ne puis concilier. Vous donnez, dit-on, votre argent, avec la générosité d'un Prince, et cependant vous conservez toutes les habitudes et le langage d'un avare?

SHEVA.

Cela est vrai. J'aime mon argent: je l'aime à la folie; mais j'aime encore plus mes semblables.

CHARLES.

Pourquoi donc, bienfaisant comme vous l'êtes envers les autres, vous épargnez vous jusqu'au nécessaire?

SHEVA.

C'est parce que je m'en veux à moi-même de cette maudite sensibilité qui me force de répandre mon argent. Vos chrétiens ne m'aiment point: qu'ai-je à faire de les aimer? Je suis né Juif: mes parens, depuis Abraham, ont tous été Juifs. Peuple sans pitié, vous en avez fait les victimes de votre persécution! ma famille est éteinte; à ma mort il ne sera plus question d'elle..... pardonnez à ma sensibilité; les vieillards sont sujets à s'attendrir, pardonnez-moi..... (*Il pleure.*)

CHARLES

Je suis plus disposé à prendre part à vos pleurs, qu'à les désapprouver.

SHEVA.

Il est bien naturel que je pleure, quand je songe à tout ce qu'eux et moi ont souffert.... Vous apprendrez, Monsieur.... mais il est inutile que je vous ennuye de ma triste histoire. Vous êtes jeune et sensible.... je l'ai écrite: vous la trouverez dans mes papiers à ma mort.

CHARLES..

A votre mort?

SHEVA.

Sans doute, Ne dois-je pas mourir un jour? Vous m'avez sauvé une fois la vie; mais vous ne pouvez me la sauver toujours. J'avais dit, Monsieur Ratcliffe, que je voulois vous faire connoître mon coeur. C'est un coeur qui brûle de vous faire tout le bien qui dépendra de lui, pendant ma vie, et de vous payer un tribut de reconnoissance, après ma mort. C'est le seul, je crois, que je doive à la bienveillance de l'humanité envers moi.

CHARLES.

Je suis fâché que les hommes ayent été si ingrats envers vous.

SHEVA.

Ingrats, n'est pas le mot; car peut-être les eussè-je trouvé reconnoissans, s'ils eussent connu leur bienfaiteur: mais je soulageois leur misère, et ne prétendois à aucun retour. Le pain dont je me privois appaisoit leur faim, et

ce sacrifice même étoit la source de cruels sarcasmes. (*Jabal entre.*)

JABAL.

Un Monsieur, qui dit s'appeler Monsieur Bertram, demande à vous parler.... j'imagine qu'il vient pour emprunter de l'argent: car il a la figure triste comme un bonnet de nuit.

SHEVA.

Toujours insolent; silence..... aurez vous la bonté, Monsieur Ratcliffe de me laisser l'entretenir? Je ne voudrois pas qu'il vous rencontrât ici,.... Faites entrer Monsieur Bertram,

(*Charles et Jabal sortent.*)

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, SHEVA.

SHEVA.

Soyez le bien venu, Monsieur Bertram: nos affaires peuvent être bientôt terminées; vous avez besoin de trois cents livres sterlings: j'ai trouvé moyen de me les procurer, et les voici.

FRÉDÉRIC.

Helas! mon pauvre Sheva, depuis notre dernière entrevue, je suis totalement ruiné: et ce seroit un vol que de prendre votre argent.... Mon père m'a chassé de chez lui.

SHEVA.

Et pourquoi?

FRÉDÉRIC.

Parce que je suis marié.

SHEVA.

Rien de si naturel cependant.

FRÉDÉRIC.

Mais mar son consentement.

SHEVA.

C'est un tort envers lui; quoi encore?

FRÉDÉRIC.

A une femme sans fortune.

SHEVA.

Oh! voilà qui est fou, par exemple, je dois l'avouer.

FRÉDÉRIC.

Vous ne parleriez pas ainsi, si vous la connoissiez.

SHEVA.

Cela peut être; mais vous ne me l'avez pas nommée.

FRÉDÉRIC.

La soeur de Ratcliffe.

SHEVA.

Quoi! c'est Miss. Ratcliffe?... Elle est bonne, elle est aimable; mais elle n'a point de fortune. Est-ce là tout ce qui provoque la bile de Monsieur votre père?

FRÉDÉRIC.

Il est dans un tel état de fureur que je doute qu'il puisse jamais me pardonner.

SHEVA.

Vraiment, vraiment, l'argent est une bonne chose: et votre père n'est pas le seul, qui, en Angleterre, en fasse autant de cas. J'avoue qu'à cet égard je suis fort de son avis.

FRÉDERIC.

Je le sais: gardez le donc; adieu.

SHEVA.

Un moment, un moment, ne soyez pas si vif. Si j'aime autant mon argent, c'est parce qu'il me procure le plaisir de vous en offrir.

FRÉDERIC.

Songez vous bien que, de votre vie, je ne serai dans la possibilité de vous le rendre?

SHEVA.

Eh bien! Je consens à ce que vous ne le rendiez qu'après ma mort.... J'ai bien quelques dettes de ce genre sur mon registre.

FRÉDERIC.

D'honneur, je ne vous entends pas.

SHEVA.

Un peu de patience, et je me ferai entendre..... Sir Stephens avoit probablement pour vous un parti en vue?

FRÉDERIC.

Cela est vrai.

SHEVA.

Quelle étoit la fortune de la prétendue?

FRÉDERIC.

Dix mille livres sterling.

SHEVA.

La dot étoit belle et bonne..... Mais vous n'aimez pas celle à qui on la donnoit, et vous aimez votre femme?

FRÉDÉRIC.

Autant que vous aimez votre argent,

SHEVA.

Un peu plus je pense, car je prête mon argent à mes amis, et en voilà la preuve..... prenez ces trois cents livres sterlings..... qu'avez vous? Ces billets sont bons..... que n'ai-je des coffres remplis! prenez, sans compliment..... Ils serviront à vous procurer un logement, où vous vivrez heureux avec votre femme..... de grace, acceptez les. Pourquoi refuser un pauvre Juif, qui, vous le savez, aime à placer son argent à un haut intérêt?

FRÉDÉRIC.

Vous êtes pressant, et vous m'étonnez.

SHEVA.

Vous me surprenez aussi; car je ne vis jamais d'homme à qui il fût aussi difficile de faire accepter de l'argent. Vous ne ressemblez point à Monsieur votre père. Je crains que vous ne soyez un peu fier.

FRÉDÉRIC.

Je ne vous donnerai pas sujet de le croire car j'accepte votre offre généreuse.

SHEVA.

Je desirerois que ce fut dix mille livres sterlings; Votre père seroit content.

FRÉDÉRIC.

Je le crois. Entre deux fortunes égales, peut-être seroit-il assez bon pour me laisser le choix.

SHEVA.

Oh, oui: Il seroit assez bon pour cela; si cependant le sien n'étoit fait d'avance..

FRÉDÉRIC.

Vous le connoissez bien. Mais quel genre de reconnaissance vous donnerai-je pour ces billets?

SHEVA.

Aucune. Je suis assez payé par le plaisir que j'éprouve à vous être utile, et n'ai pas le moindre regret de me séparer de mon argent. Servez vous en pour rendre la vie agréable à votre femme; j'espère pouvoir vivre sans lui. (*à part.*) Ah! pauvre Sheva, quand tu seras réduit à l'aumône, qui aura pitié de toi? mais il n'est pas question de cela. (*haut:*) Il faut que j'aille maintenant faire un petit tour à mes affaires..... pardon, Monsieur, de mon incivilité.

FRÉDÉRIC.

Point d'excuses: je sors.... adieu mon cher Sheva; on dit que vous êtes un avare, et moi je soutiens que vous êtes généreux comme un Prince. (*il sort.*)

SCÈNE VII.

JABAL, SHEVA.

SHEVA.

Jabal! ouvrez la porte.

JABAL.

Elle est ouverte; Monsieur.

SHEVA.

Comment, drole, vous écoutiez à la porte!

JABAL.

Non, Monsienr. J'en huilois la serrure: je
sais que vous aimez à avoir vos verroux aisés

SHEVA.

Tu es un rusé que je délogerai bientôt
de chez moi. (*il sort.*)

JABAL.

Je consens à être fouetté, si j'y reste long-
tems..... Certainement j'écoutois.... Hola, mère
Dorcas!

SCÈNE VIII.

DORCAS, JABAL.

JABAL.

Ah! vous voilà: j'ai un secret à vous dire.

DORCAS.

Écoute, Jabal: j'aime les secrets; passez de ce côté.

JABAL.

Ah! j'oubliois que votre oreille gauche....
écoutez vous maintenant?..... J'ai découvert.....

DORCAS.

Qu'avez vous découvert?

JABAL.

J'ai découvert que notre vieux maître n'est pas plus avare que je ne le suis.

DORCAS.

Ne vous l'avois-je pas dit?

JABAL.

Vous aviez raison, la mère, mais mieux que cela: il n'est pas plus Juif que l'étoit Jules-César; car j'ai l'assurance qu'il donne son argent à pleines mains à des Chrétiens.

DORCAS.

Il est bienfaisant envers tout le monde.

JABAL.

Hors envers moi, qui soupire après une de ses largesses, comme nos ayeux après la manne. Mais il seroit prodigue, comme un marin revenant du Bengale, que je ne lui passerois pas que sa cuisine se ressentît si peu de sa fortune; car c'est un peu sur quoi j'avois compté en entrant à son service. Mais, à propos de cuisine, j'ai été, ce matin, violemment tenté.

DORCAS.

Et de quoi, enfant?

JABAL.

C'est le diable lui-même qui pour me séduire a pris la forme d'un saucisson de Boulogne. Celui que j'ai vu sur la boutique du voisin m'a fait venir l'eau à la bouche. Le garçon vouloit me persuader qu'il étoit de chair de mulet..... Oh! Si je pouvois le croire!....

DORCAS.

Quelle horreur! gardez-vous de toucher à cette chair impure.

JABAL.

Non, certainement; car nos pères n'en ont point goûté depuis leur sortie de la terre de Ham.

DORCAS.

Viens, mon garçon, viens: je veux te récompenser de ta bonne action; j'ai un verre de vin pour toi dans la cuisine.

JABAL.

Je voudrois que ce fût au moins une demie bouteille: car il n'y a pas là de quoi faire parler un perroquet. O mère! j'ai un projet en tête..... C'est de planter là notre vieux maître, et d'aller chercher fortune ailleurs?

DORCAS.

Où voulez-vous aller?

JABAL.

Dans une maison où les cuisiniers seront aussi secs que le maître d'hôtel aura d'embonpoint. Je veux débiter au théâtre, on y fait souvent des repas: ce seront là mes rôles favoris. Il m'en coûta hier douze sols pour voir une parade où l'on servit un canard des plus friands. Oh! comme je l'appétois! je ne puis dire toutes les bonnes choses qui seroient sorties de ma bouche, s'il eût été pour moi; mais je proteste qu'il y en seroit entré beaucoup.

DORCAS.

Que de radotages vous avez en tête, mon enfant!

JABAL.

C'est apparemment depuis que je vis avec vous, la mère..... Quel plaisir j'aurois si je voyois écrit dans mon rôle: Jabal prend séance à une table bien servie!

DORCAS.

Allons, allons, contentez vous d'un repas plus frugal, et je me charge aujourd'hui de vous régaler; mais ne parlons plus de sortir, et soyons gais tout le jour.

JARAL.

Touchez là; bon diner, et je vous réponds
du dessert.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(*Appartement de la maison de Mistriss Ratcliffe.*)

MISTRISS RATCLIFFE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Puis-je paroître devant vous? Mon aimable Eliza a-t-elle obtenu mon pardon? Daignerez-vous me bénir, ainsi que mon amour?

Mrs. RATCLIFFE.

Que le ciel dans sa bonté vous bénisse l'un et l'autre! qu'il répande sur vous ses consolations, et que le bonheur et l'amour soient toujours l'ame de votre union!

FRÉDÉRIC.

Le ciel exaucera sans doute des vœux aussi purs. Où est Eliza?

Mrs. RATCLIFFE.

Elle ne sait pas que vous êtes ici: l'appellerai-je?

FRÉDÉRIC.

Non pas encore. J'ai quelqu'argent dont je vous prierai d'être la dépositaire: Charles est trop fier pour vouloir l'être: son ame est trop

trop élevée pour s'abaisser à des choses de ce genre. Nous avons été amis chauds et fidèles : Dieu sait ce que nous serons étant frères ! Je ne puis me défendre de quelques inquiétudes.

Mrs. RATCLIFFE.

Eliza a les mêmes appréhensions, mais si Sir Stephens donne son consentement à votre mariage, tout ira bien. J'ai lieu de croire que l'argent que vous avez à été le sceau de votre pardon.

FRÉDÉRIC.

Cet argent doit servir à notre petit établissement ; j'ai loué un logement commode ; vous permettrez, j'espère, à Eliza de venir l'habiter ; vous mettriez le comble à vos bontés en l'y accompagnant.

Mrs. RATCLIFFE.

Fort bien. Mais vous ne répondez pas à ma question : avez-vous vu votre père ?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai vu.

Mrs. RATCLIFFE.

Lui avez vous avoué ?.....

FRÉDÉRIC.

Je ne lui ai rien caché.

Mrs. RATCLIFFE.

Qu'a-t-il dit ?

FRÉDÉRIC.

S'il eut approuvé mon mariage, et qu'il m'eût permis de dissiper vos inquiétudes, ma

D

on ne se fût pas fait attendre ; mais il faut donner à la nature le tems d'agir. Je n'ai fait encore que la mettre en mouvement. Puis-je voir Eliza ? Je suis d'une mélancolie qu'elle seule est en état de dissiper.

Mrs. RATCLIFFE.

Peu propre à communiquer la gaieté, c'est de vous seul, Monsieur, qu'elle doit l'attendre.... je vais vous l'envoyer. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ELIZA, FRÉDERIC.

FRÉDERIC.

Oh ! que mon père n'est-il ici pour la voir ! Il avoueroit lui-même que rien ne peut lui résister. (*en allant au devant d'Eliza qui entre :*) ô trésor de mon ame ! ma chère Eliza ! (*il l'embrasse.*)

ELIZA.

Frédéric, eh bien ! quelles nouvelles m'apportez-vous ?

FRÉDERIC.

Aucune autre que celle de mon amour. Chaque instant en augmente l'ardeur : chacun de vos regards l'embrase de nouveau ; et le charme que vous répandez dans vos discours me tient dans un ravissement continuel.

ELIZA.

Ces paroles sont pleines d'amour et de

graces; mais quelle n'eût pas été ma consolation, si vous m'aviez apporté le pardon de votre père! Votre amour me prouve seulement que vous avez été trop amoureux, et moi trop peu généreuse.

FRÉDÉRIC.

Prenez courage, Eliza: la victoire n'est pas perdue; je n'ai livré encore que quelques légers combats. Mon père ne connoit pas ma force, laissez moi vous montrer à lui, et nous verrons si vos charmes n'auront pas raison de sa résistance.

ELIZA.

Mes charmes l'ont trop aigri pour faire quelque effet sur lui. Téméraire que vous êtes! Pourquoi donc vous êtes-vous ainsi acharné à votre perte? Pourquoi m'avez-vous bercée d'illusions de bonheur, jusqu'à me faire oublier que j'étois pauvre et malheureuse? trompée, ainsi que vous, je croyois marcher sur les fleurs, et n'appercevois pas le précipice ouvert à nos côtés!

FRÉDÉRIC.

Je n'en vois nulle part, et ne crains rien.

ELIZA.

Écoutez, Frédéric; oubliez un instant l'amour pour écouter la raison. Je me dois de vous faire connoître le coeur de celle pour qui vous avez tout sacrifié. Notre mariage a été au moins une imprudence; mais il doit vous prouver combien vous m'êtes cher, puisqu'il est la première désobéissance que je me reproche, et même la seule de mes actions

qui pèse sur ma conscience. Mais si j'ai manqué du courage nécessaire contre notre amour, je n'en manquerai pas pour prévenir votre ruine..... de la patience..... écoutez-moi.... Sir Stephens desiroit pour vous de la fortune: j'en ai point à lui donner, ma maison a été privée de la sienne; mais on n'a pu lui ôter l'honneur; et le plus foible de ses rejettons, Eliza même, en a hérité. Si votre père médaigne ma pauvreté, j'ai un moyen sûr de le forcer d'applaudir à mon courage.

FRÉDÉRIC.

Que voulez vous dire? Vos regards m'effraient, vos discours me font trembler.

ELIZA.

Je vous ai trop aimé, Frédéric, pour n'être pas franche sur ce qui vous touche. Je veux convaincre l'univers que l'intérêt ne souille jamais mon amour, et que la fortune, ou le desir d'attirer sur ma famille les secours de Sir Stephens ne m'ont point fait épouser son fils. Conduite par des vues plus pures, je voulois qu'il n'eût pas une pensée qui ne devint la mienne, que mon amour fût confondu avec le sien, que mon bonheur ne pût en être séparé. Ces sentimens sont tout ce que jè possède; s'ils ne suffisent point à son ambition, ils m'apprendront ce que doit faire Eliza accusée d'être la séductrice de son fils.

FRÉDÉRIC.

Loin de vous de tels discours: ils profanent votre bouche. A-t-il jamais existé d'Etre plus pénétré que moi de l'honneur et du charme de son union? Si d'un côté l'orgueil ne

veut pas l'apercevoir, et que de l'autre l'avarice refuse de le sentir, est-ce donc une raison pour que l'homme qui y attache un si haut prix soit privé d'en jouir?

SCÈNE III.

MISTRISS RATCLIFFE, *les acteurs précédens.*

Mrs. RATCLIFFE.

Eliza, voici votre frère.

ELIZA.

Laissez moi; mon cher Frédéric, laissez moi, je vous supplie, causer seule avec lui. C'est la seule manière d'éviter un éclat.

Mrs. RATCLIFFE.

Rendons-nous à sa demande: je crois qu'elle raison.

(*Mrs. Ratcliffe et Frédéric sortent.*)

SCÈNE IV.

CHARLES, ELIZA.

CHARLES.

Quoi seule! votre santé, ma chère Eliza! Vous me paraissez pâle? êtes vous sortie? en avez-vous le projet? vous seroit-il ar-

rié quelque chose? vous êtes plus parée qu'à votre ordinaire?

ELIZA.

Le trouvez-vous? mais non; vous m'avez déjà vu cet ajustement; il n'annonce rien de neuf à vous apprendre.

CHARLES.

Je ne puis en dire autant: car je dois aviser à de nouveaux moyens de subsistance; Sir Stephens m'a congédié.

ELIZA.

L'inhumain!

CHARLES.

Mais non! ce n'est aux yeux du monde qu'un homme prudent et sage. Il a un fils: il a appris que j'avois une soeur belle et aimable..... qui peut le blâmer?..... Il ne connoît pas comme moi, votre délicatesse et votre honnêteté; mais rassurons ce négociant inquiet, ma chère Eliza: éloignons-nous de Londres.

ELIZA.

Où pourrions nous aller?

CHARLES.

Assez loin pour lui ôter toute espèce d'inquiétudes. Je regretterai Frédéric: il est mon ami; mais ses visites, ici, ont été trop fréquentes. Il sait ce que je peux à cet égard: notre départ le rendra plus heureux.

ELIZA.

J'en doute. Ce départ est-il bien résolu?

CHARLES.

Il est irrévocable..... Mais où est ma mère? je veux lui en parler.

ELIZA.

Arrêtez. Écoutez avant votre soeur.

CHARLES.

Qu'avez vous Eliza? vous tremblez?

ELIZA, *(pleurant et se cachant le visage.)*
Oh, Charles!

CHARLES

Qu'avez vous? parlez.

ELIZA.

Je suis la femme de Frédéric.

CHARLES.

Grand Dieu! l'avez-vous souffert?

ELIZA,

Du haut du ciel il bénissoit, je l'espère, nos liens.

CHARLES.

Fille téméraire! Vous l'avez perdu; vous avez rompu les noeuds les plus forts de la nature, armé le père contre le fils. Le nom de Ratcliffe s'étoit conservé intact jusqu'à ce jour; vous l'avez déshonoré: je ne vous verrai plus.

ELIZA,

Charles!..... Mon frère!..... Mon bienfaiteur!..... est il un nom plus tendre, un titre plus sacré? la fortune cruelle ne m'a laissé d'un ami, qu'un protecteur: et il ne veut

pas me pardonner? Faites moi mourir, comme un être indigne de vivre (*Elle se jette à son cou.*)

CHARLES.

Malheureuse Eliza! avois-je, jusqu'à ce jour, payé vos embrassemens de froideur? Dieu sait combien vous m'étiez chère! et c'est vous qui me déshonorez, qui imprimez à mon nom le caractère d'un séducteur! et de qui? d'un jeune homme facile, qui maudira le jour où il m'appela son ami!

ELIZA.

Cessez de déchirer mon coeur; par pitié, écoutez-moi. J'appris à distinguer en quoi consiste l'honneur; car je suis votre soeur: et j'ai une mère qui ne rougit point de m'appeler sa fille; elle a prononcé mon pardon.

CHARLES.

Elle est trop indulgente: le chagrin l'a rendue foible.

ELIZA.

Ne peut-il me servir d'excuse aussi? sans vous, sans mon amour, je n'aurais jamais connu que lui. J'aime Frédéric comme un ami, disiez vous à l'instant; n'est-ce donc pas en amie que je l'aime? mais une femme, dont l'âge, le coeur et les affections sont dans un rapport aussi intime que les miennes avec celles de Frédéric, peut-elle n'y pas porter ce feu que la nature nous confia pour créer le bonheur et le répandre?

CHARLES.

Je ne veux plus vous entendre, Eliza: je

sens à l'état de mon cœur que je dois me défier de sa foiblesse. Vous avez perdu l'honneur: je dois songer à sauver le mien.

(*il sort.*)

SCÈNE V.

MISTRISS RATCLIFFE, FRÉDÉRIC, ELIZA.

Mrs. RATCLIFFE.

Eliza! comment s'est passé votre entretien?

FRÉDÉRIC.

Ne le voyez vous pas? baignée de larmes, elle est pâle et tremblante..... ah! cruel! c'en est trop.

Mrs. RATCLIFFE.

Un peu de silence, Monsieur; et un peu moins de chaleur.

FRÉDÉRIC.

Elle se trouve mal! Ciel! elle s'évanouit!..... Barbare! mais aussi pourquoi l'ai-je abandonnée?..... Pourquoi me laissois-je persuader de sortir?

ELIZA.

Frédéric, donnez moi votre bras..... conduisez moi dans la chambre voisine..... j'y reprendrai les sens, si vous voulez être plus calme. (*Ils sortent tous ensemble.*)

SCÈNE VI.

Cabinet de Sir Stephens.

SIR STEPHENS, SAUNDERS.

SR. STEPHENS.

Eh bien, Saunders, qu'avez-vous appris de mon fils ?

SAUNDERS.

Je n'ai pu voir Monsieur Bertram ; mais l'on m'a dit qu'il s'étoit procuré un logement commode, et qu'il étoit allé chercher sa femme pour l'y conduire.

SR. STEPHENS.

Vous l'appellez sa femme ? Ne pourriez-vous pas vous servir d'un terme plus propre ? qui lui a fourni les moyens de former son établissement ? ce n'est pas moi, je vous jure. S'il s'avise d'emprunter sur ma succession ; tant pis pour ceux qui seront assez fous pour se rendre faciles envers lui ; si je savois qu'on en fut tenté, je me croirois obligé, en conscience, de faire connoître mes intentions.

SAUNDERS.

Quelques personnes imaginent peut-être que vous ne pourrez pas toujours être aussi sévère à l'égard d'un fils unique.

SR. STEPHENS.

Elles payeront cher leur crédulité. Elles connoissent peu le ressentiment d'un père aussi aigri que je le suis. Elles ne peuvent apprécier combien mes espérances sont trompées et calculer la nature de mes regrets. Il pouvoit épouser une femme immensément riche; et il en prend une qui n'a pas un sol; mais la plainte est maintenant inutile..... N'avez vous aucune espèce d'indication sur la personne qui lui fournit de l'argent?

SAUNDERS.

L'on m'a dit que c'étoit Sheva, votre courtier.

SR. STEPHENS.

Cela ne peut être. On tireroit de l'or d'une pierre, avant que d'en arracher de la griffe de ce vieil usurier. Non, non, Sheva est trop méfiant, trop arabe enfin pour lui avancer un sol.

SAUNDERS.

Je le tiens cependant de Jabal, son propre domestique: Il assure que Monsieur Bertram s'étant trouvé à un rendez-vous que Sheva lui avoit donné chez lui, il a ouï toute leur conversation, dont le résultat est que Sheva a forcé votre fils d'accepter de l'argent, ce à quoi il se refusoit, avec noblesse, dans la crainte de ne pouvoir le lui rendre.

SR. STEPHENS.

Il s'est joué de vous. Cela prouve seulement que Sheva, le plus grand usurier de

Londres a pour domestique le plus grand des menteurs.

SAUNDERS.

Je ne puis me défendre d'ajouter confiance à ce rapport.

SR. STEPHENS.

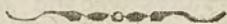
Vous êtes, Monsieur, l'homme le plus crédule que j'aye vu; il n'y a rien que je ne préfère à un tel aveuglement.

SAUNDERS.

Mon opinion sur Sheva n'est pas aussi absurde que vous le pensez. Tout le monde convient de son honnêteté en fait d'affaires. Il n'est qu'une voix à la bourse sur son compte: et son valet m'a protesté, que s'il étoit avare pour lui, il n'en étoit pas moins bienfaisant pour les autres.

STEPHENS.

Vous pouvez croire cela, si vous êtes disposé à vous en rapporter à un Juif sur le compte d'un de ses frères; mais je n'ai pas plus de confiance en l'un qu'en l'autre. S'il a prêté de l'argent à mon fils, le prêt sûrement est usuraire. Qu'il me tombe sous la coupe, je saurai à quoi m'en tenir, et je l'assommerai sur la place.



SCÈNE VII.

SHEVA, *les acteurs précédens.*

SHEVA.

Bon jour, mon digne maître, je suis votre humble serviteur. Seriez vous assez bon, pour m'accorder un moment d'entretien: j'ai une affaire à vous proposer.

STEPHENS, (*à Saunders.*)

Laissez nous seuls, un moment; je vous prie. (*Saunders sort.*)

SCÈNE VIII:

Sir STEPHENS, SHEVA:

SHEVA.

Je suis harassé de fatigue: il y avoit foule aujourd'hui à la Bourse; et je ne me sens plus assez jeune pour un métier aussi dur.

(*il s'approche d'un siège.*)

Sr. STEPHENS.

Un moment, maître Sheva..... avant de vous répondre, où de vous permettre de vous asseoir, j'exige que vous me disiez, sans détour, si vous avez prêté de l'argent, en secret; à mon fils.

SHEVA.

Si je lui en ai prêté, ne m'est-il pas permis de le faire? Ne puis-je disposer de mon argent à mon gré? Si c'est un crime, je desirerois connoître mon accusateur: c'est une chose juste partout, et de droit en ce pays.

Sr. STEPHENS.

Fort bien. Vous avez la justice et la loi pour vous. C'est votre domestique qui l'a dit: pouvez vous le nier?

SHEVA.

J'ose avancer qu'un domestique ne doit pas publier les secrets de son maître; mais je n'ose affirmer qu'il ait menti.

Sr. STEPHENS.

Vous avouez donc le fait?

SHEVA.

Puisque mon domestique l'a dit, je ne puis le nier

Sr. STEPHENS.

Et quelle somme?

SHEVA.

Je n'ai pas l'usage, Monsieur, de donner communication à un tiers des affaires d'un autre. Mon domestique n'est heureusement pas mon banquier. Si le drole s'avise d'écouter à la porte, il est d'autant plus coupable, et ce n'est pas ma faute.

Sr. STEPHENS.

Ce n'est pas votre faute! Scélérat! vieux usurier! vous ne laissâtes sûrement jamais échap-

per une guinée de votre griffe, sans un intérêt de cent pour cent; je sais ce que vous êtes.

SHEVA.

Apprenez encore un peu plus à me connaître avant de vouloir attaquer ma réputation. Je suis un Juif sans défense. Il n'en faut pas d'avantage pour justifier aux yeux des Chrétiens prévenus les épithètes les plus injurieuses..... mais hélas! nous n'avons qu'à souffrir!

Sr. STEPHENS.

Au reste peu m'importe: vous vous êtes pris dans vos propres lacs; car je vous signifie que je deshérite mon fils, et qu'il n'aura jamais un sol. Ma consolation sera de savoir que vous avez perdu votre argent.

SHEVA.

Si c'est une consolation pour vous, soit; en perdant mon argent, mon objet n'en sera pas moins rempli.

Sr. STEPHENS.

Je ne payerai jamais une obole de ses dettes: il m'a trop grièvement offensé. Refuser une femme riche de dix mille livres sterlings, pour en épouser une qui n'a pas un denier!

SHEVA.

Ah! je juge que votre fils est marié.

Sr. STEPHENS.

Vous le jugez ainsi? Eh bien! je juge, moi, que vous êtes un fripon.

SHEVA.

L'injure est grossière..... je ne l'attendois

pas de Sir Stephens, et de Sir Stephens qui a la prétention de me connoître. Deux mots de réplique, Monsieur. J'ai fait beaucoup d'affaires avec vous: mes veilles et mes soins vous ont valu beaucoup d'argent. Toujours satisfait du taux légal de la commission, je ne vous lésai jamais d'un scrupule. Comment donc osez-vous vous permettre de me traiter de fripon?

Sr. STEPHENS.

N'avez-vous pas secouru le fils contre le père?

SHEVA.

J'ai secouru votre fils; mais non contre vous. Il n'est pas naturel de penser qu'un père soit l'oppresser de son fils. J'ai vu Monsieur Bertram réduit au désespoir, le coeur rongé de douleur: je ne lui ai pas demandé quelle étoit la main qui le frappoit; je lui ai tendu la mienne.

Sr. STEPHENS.

Est-ce bien vous qui parlez de charité?

SHEVA.

Je n'en parle pas, je la fais.

Sr. STEPHENS,

Quelle prétention pouvez-vous avoir à la bienfaisance, à l'humanité, ou à quelque autre vertu morale? Quel est le Juif qui jamais sentit son coeur? Montrez-moi les conditions du prêt que vous avez fait à mon fils. Faites moi connoître les manoeuvres secrètes dont vous vous êtes servi pour attirer la victime dans le piège.

piège. Je vous démasquerai; le public apprendra tout ce que vous valez.

(il l'attrappe par le bras, et par la manche de son habit.)

SHEVA.

Laissez-moi, Monsieur, laissez mon habit: nous sommes trop vieux l'un et l'autre pour subir une pareille épreuve..... Modérez-vous, Monsieur; de la patience, et je vous montrerai les termes de l'engagement de votre fils. Ils sont courts; peu de mots suffisent, en affaires, entre gens d'honneur.

Sr. STEPHENS.

S'ils sont honnêtes, faites les moi voir.

SHEVA.

Faites les moi voir!..... Pauvre Sheva!..... Je tremble, et puis à peine tenir mes papiers..... là, là j'y suis.

Sr. STEPHENS.

Voyons.

SHEVA.

Tenez..... regardez.... les avez-vous lus?..... ne sont-ils point en règle?..... Je n'ai été que son agent de change. Si j'ai commis quelque erreur, vous me l'indiquerez; nous la corrigerons.

Sr. STEPHENS.

Dix mille livres Sterlings, placées à trois pour cent, argent reçu d'Eliza Ratcliffe, femme de Monsieur Bertram.....

SHEVA.

Tout autant. C'est une dot honnête pour la femme d'un fils déshérité, qui n'a pas un sol :

Sr. STEPHENS.

Je suis pétrifié !

SHEVA.

Quoi ! vous êtes stupéfait ? Je l'ai été aussi ; mais non de la même manière. Qu'a donc fait Sheva pour être traité de fripon ?... Je suis Juif, il est vrai ; mais est-ce donc une raison pour refuser tout sentiment d'humanité à ceux qui partagent mes opinions religieuses ? Si la sensibilité trouve peu d'accès dans votre ame, dois-je en conclure que les négocians anglois ont en général l'ame sèche ? Non, Monsieur, non : je rends justice à la bienfaisance d'un très-grand nombre, et je me garde bien de me permettre des injures contre les chrétiens.

Sr. STEPHENS.

Je suis confondu, honteux ; j'avoue mes torts, et vous prie de me pardonner.

SHEVA.

Ah, Monsieur, c'en est trop : ne parlons plus de cela, je vous en conjure. N'exposez pas à rougir un pauvre Juif, le plus humble de vos serviteurs

Sr. STEPHENS.

Mon fils connoissoit-il cette fortune à Miss Ratcliffe ?

SHEVA.

Quand une femme est belle et vertueuse, l'homme riche et généreux ne fait point de question sur sa fortune.

Sr. STEPHENS.

J'avoue que je n'ai pas eu cette générosité.

SHEVA.

Non, car c'est la seule chose dont vous vous êtes informé.

Sr. STEPHENS.

Mais d'où a pu lui venir cet argent?

SHEVA.

Si vous me donniez de l'argent à négocier, vous trouveriez très-mauvais que je vous demandasse d'où il vous vient.

Sr. STEPHENS.

Son frère étoit commis dans mon comptoir: je ne lui croyois pas un sol vaillant.

SHEVA.

Et en le renvoyant, vous lui en avez fait trouver beaucoup. Eh bien, Monsieur, vous desiriez que votre fils trouvât une fortune de dix mille livres? Il a rempli vos vœux; je ne pense pas que vous jugiez, dès lors, devoir le chasser et le déshériter?

Sr. STEPHENS.

Continuez: je mérite vos reproches, et serai dorenavant honteux de vous regarder en face.

SHEVA.

Me regarder en face? Ce n'est pas con-

notre mon coeur. Rendez justice à votre fils, et je bénirai l'instant qui vous donna des torts envers moi. Sir Stephens, je suis votre serviteur.

Sr. STEPHENS.

Adieu, mon ami Sheva, adieu; je desire que vous puissiez me pardonner.

SHEVA.

Je pardonne à mes ennemis, à plus forte raison à mes amis.

(ils sortent tous deux par des portes opposées..)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Cabinet de Sir Stephens.

SIR STEPHENS, SAUNDERS.

Sr. STEPHENS

J'ai tort, mon cher Saunders, je l'avoue, mais grand tort d'avoir été aussi affecté du mariage de mon fils.

SAUNDERS.

Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. Je me flattois que votre ressentiment contre un fils estimable ne seroit pas de longue durée! il étoit d'ailleurs trop vif, pour qu'il fût naturel.

Sr. STEPHENS.

Cela est vrai, mon ami; mon coeur n'est point dur.... Mais savez-vous que la femme qu'il a épousée a une dot de dix mille livres sterlings?

SAUNDERS.

Oh! oh! Ceci est une toute autre affaire: et j'avoue que cette circonstance est un calmant du plus grand effet.

Sr. STEPHENS.

Je ne sais pas d'où cette fortune a pu lui venir: cela tient du prodige. Rien de plus sûr néanmoins; car j'en ai vu le contrat entre les mains de Sheya.

SAUNDERS.

Personne ne pouvoit mieux vous en instruire que celui qui l'a fait.

Sr. STEPHENS.

Quoi? Sheva? impossible. La maison Ratcliffe est une des plus anciennes d'Angleterre.... quelque revirement de fortune, quelque substitution inattendue..... Je suis certain que nous verrons Charles en deuil ce soir ou demain.

SAUNDERS.

Il n'y est pas encore. Je l'ai laissé au comptoir, où il attend l'instant de vous parler.

Sr. STEPHENS.

Bon, bon, je vais savoir à quoi m'en tenir. Allez vite lui dire, mon cher Saunders, que je serai fort aise de le voir. Ajoutez, je vous prie, que je m'estimerai heureux de lui être utile..... Je veux par mes politesses lui faire oublier mes torts envers lui.

SAUNDERS.

O puissance de l'or! quelle métamorphose n'opérez vous pas? (*il sort.*)

SCÈNE II.

Sr. STEPHENS *seul.*

Je suis curieux de savoir quel effet la fortune aura fait sur lui. Si j'avois différé d'un jour son renvoi, il me verroit de meilleur oeil.

SCÈNE III.

CHARLES, Sr. STEPHENS.

CHARLES.

Je n'abuserai pas, Monsieur, de vos momens : vous saurez en peu de mots ce que j'ai à vous dire

Sr. STEPHENS.

Quelque chose que vous desiriez, Monsieur Ratcliffe, je vous prie d'ordonner.

CHARLES.

Je n'en doute point, Monsieur ; mais je ne mettrai point votre obligeance à une forte épreuve. Mon entretien n'aura rien qui puisse vous déplaire, à moins que vous ne vouliez lui donner une fausse interprétation.

Sr. STEPHENS.

Je suis très éloigné d'une telle disposition : entre alliés on doit se traiter en amis.

CHARLES.

Vous êtes, Monsieur, sur votre ton plaisant, mais je me dois de vous dire, en dépit de votre ironie, que l'alliance de votre fils avec ma famille n'est point mon ouvrage. Si ma soeur s'est déshonorée, ma délicatesse m'oblige à vous protester, sur ma parole d'honneur, que ce mariage s'est fait à mon insçu, et que je n'ai négligé aucune occasion d'en marquer mon ressentiment.

Sr. STEPHENS. (*à part.*)

Quel orgueil! (*haut.*) Si vous êtes, Monsieur, mécontent de ce mariage, ce n'est pas ma faute. Quant au prétendu deshonneur de votre soeur, je ne vous entends point, et je vous avoue que je trouve l'expression choquante.

CHARLES.

C'est probablement parce que vous êtes plus habitué à lire dans un livre de comptes, que dans celui de l'honneur.

Sr. STEPHENS.

Vous le prenez, Monsieur, sur un ton bien haut. J'ai bien peur que votre changement de fortune ne vous ait fait tourner la tête.

CHARLES.

La meilleure fortune que je me connoisse est d'avoir quitté une maison, où j'étois entré avec regret.

Sr. STEPHENS.

Fort bien, Monsieur Ratcliffe, fort bien. Ce genre de conversation n'est pas celui auquel je m'étois attendu. Pour la finir, je n'ajouterai qu'un mot: c'est que la fortune de mon fils ne pourra sûrement jamais balancer celle que votre soeur lui a apporté.

CHARLES.

Vous avez soulagé votre coeur par un brocard sur notre fortune; mais je ne me lasserai point de vous dire, que si mes vœux eussent été exaucés, vous n'auriez jamais été

dans le cas de former un soupçon sur l'honneur et la délicatesse de ma famille.

(*il sort.*)

Sr. STEPHENS.

Il est fou, d'honneur, il est fou. La prospérité lui a tourné la tête. Si sa soeur n'en a pas une meilleure, le pauvre Frédéric a fait là une excellente affaire: ce seront autant d'aspirans pour les petites maisons.

(*il sort.*)

SCÈNE IV.

(*Appartement de la maison de Sheva*)

SHEVA *seul.*

Ah! je suis enfin rendu chez moi, et je puis m'asseoir, sans en demander la permission à personne..... Je n'aurois jamais imaginé pouvoir survivre au don d'une si grosse somme.... Cependant je ne me sens pas mal.... Que résulte-t-il de ce que j'ai fait? Qu'un Etre prêt à partir de ce monde s'est appauvri, et que deux qui y débutent sont devenus heureux..... Sheva, tu as fait un très-bon marché; car tu as placé ton argent à cent pour cent d'intérêt..... Il faut sonner, et ordonner mon diner. Oui, oui, il faut diner, car je meurs de faim. (*il sonne.*)

SCÈNE V.

JABAL SHEVA.

SHEVA.

Ah! malheureux! ah! pendant que tu es! tu t'avisas d'écouter à la porte, et d'aller publier ce que tu y entends? Je veux t'arracher les oreilles....., Ne me réponds pas, car tu m'échaufferas la bile, et j'en perdrois l'appétit. Qu'as-tu à me donner à manger?

JABAL.

Bonne chère, fortune du pot.

SHEVA.

Bonne chère? et quoi?

JABAL,

Un reste de *roast-beef*, avec quelques pommes de terre. Voulez-vous, Monsieur, que je vous en fasse un, ou deux services?

SHEVA.

Tu te moques de moi: c'est un chétif dîner pour un homme qui meurt de faim. Ne pourroit-on pas trouver quelque chose de plus?

JABAL.

Voulez-vous, Monsieur, que j'aille vous commander à dîner à la taverne voisine?

SHEVA.

Tu es un impudent maraut de plaisanter

ainsi ton maître? Penses-tu que je garde long-
tems chez moi un valet qui écoute aux por-
tes, pour aller divulguer tous mes secrets?
Pourquoi as tu dit que j'avois donné mon
argent?

JABAL.

Quel mal ai-je fait? Personne n'en a rien
cru.

SHEVA.

Sors d'ici sur le champ. Puisqu'on ne
peut avoir confiance en toi; tu n'es pas pro-
pre à mon service. Ta langue d'ailleurs est
beaucoup trop bien pendue.

JABAL.

Vous avez un bon moyen de la rendre
moins active.

SHEVA.

Tu babilles beaucoup trop: ton indiscre-
tion m'a valu les plus mauvais traitemens.

JABAL.

Mauvais traitemens! Je voudrois en avoir
été témoin.

SHEVA.

Quoi! tu regrettes de n'avoir pas vu mal-
traiter ton maître?

JABAL.

Certainement; car j'aurois arrangé ce bru-
tal de manière à lui en faire passer la fantaisie.
Que le diable m'emporte, si j'avois souffert
qu'on vous fit le moindre mal!

SHEVA.

Ne jures pas, mon enfant, je te crois;
tu es une bonne créature, ne jures pas.

JABAL.

Non, sur mon ame! quoique je ne m'en-
richisse pas à votre service, je périrois pour
vous défendre.

SHEVA.

Bon, bon; voilà un garçon franc et loyal.
Mais les larmes me viennent aux yeux. Vas,
mon enfant, vas appeler Dorcas. (*Jabal sort.*)

SCÈNE VI.

SHEVA *seul.*

Je ne puis savoir ce qui tourmente ainsi
tout le jour mon coeur; il est si sensible!
j'ai déjà donné dix mille livres pour le satis-
faire, et je ne le crois pas encore content....
Il faut faire un présent à ce pauvre garçon
pour sa bonne volonté..... Ciel! ô ciel! que
vais-je donc devenir?

SCÈNE VII.

DORCAS, SHEVA.

SHEVA.

Ah ! viens ici, Dorcas..... Qu'as-tu, ma fille ? pourquoi pleures-tu ?

DORCAS.

C'est parce que vous mettez dehors Jabal. C'est bien la meilleure ame qui existe : ce garçon n'a pas de volonté ; la maison, sans lui, sera un vrai désert.

SHEVA.

Dis lui donc qu'à ta recommandation j'ai permis qu'il restât. Ajoutes que j'étois très-courroucé contre lui, mais que tu m'as entièrement calmé.

DORCAS.

Le bon coeur ! Voilà un trait digne de vous.

SHEVA.

Ecoutes ; tiens, donne cette pièce à ce pauvre garçon ; mais souviens toi de la lui donner comme de toi ; et prends garde, sur-tout, qu'il ne se doute de qui elle vient.

DORCAS.

Fort bien. Vous ne donnez pas votre argent comme un autre. Si jamais je me mets en frais de cadeaux, j'aurai grand soin que les personnes, qui les recevront, n'ignorent pas qui

les leur fait, afin qu'ils se procurent le plaisir de m'en rendre d'autres.

SHEVA.

Chacun sa manière, Dorcas, chacun sa manière. Il faut que j'aille demander à dîner à quelqu'un de mes amis, puisque le garde-manger est presque vide, et que la cuisine est sans feu.

DORCAS.

Et à qui la faute? Combien de gens font bombance à vos dépens, pendant que vous mourez de faim chez vous? Mais voici votre voisine et votre amie Mistriss Gorsin: elle se chargera de vous donner à dîner. (*elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MISTRISS GORSIN, SHEVA.

Mrs. GORSIN.

Ah, mon bon voisin, je vois que c'est aujourd'hui chez vous, comme de coutume, maigre chère et les coffres pleins.

SHEVA.

Il s'en faut beaucoup qu'ils le soient; et je suis vraiment pauvre maintenant.

Mrs. GORSIN.

Venez, mon voisin, venez partager avec celle qui n'est riche que de votre générosité.

SHEVA.

Ne parlez pas de générosité: elle n'est

pour rien dans tout cela. Si je vois un malheureux, mon cœur est tellement torturé que je donne en dépit de moi-même.

Mrs. GORSIN.

Je puis, si vous l'exigez, garder le silence; mais comment oublier que..... Si vous voulez maintenant me suivre, je vous ferai connoître un des objets les plus intéressans de la nature: une belle, aimable et jeune mariée, qui est venue loger ce matin chez moi avec sa mère et son mari. Elle a épousé le fils de votre ami Stephens, qui, par son mariage, s'est brouillé avec son père; mais, s'il est une femme au monde, soit dit entre nous, qui mérite qu'on se ruine pour elle, c'est sans doute cette charmante créature:..... elle est si modeste, si douce, si polie..... Ah! si Sir Stephens avoit un cœur comme le vôtre!

SHEVA.

C'est un funeste présent, Madame, je vous assure.

Mrs. GORSIN.

Il n'eût pas refusé de voir chez lui une belle fille aussi digne d'être aimée.

SHEVA.

Peut-être ne s'y refusera-t-il pas?

Mrs. GORSIN.

Ah, Monsieur! achevez de me rassurer sur le compte de ces infortunés. Ce jeune homme m'a dit qu'il étoit ruiné; mais ne craignez rien, Madame, a-t-il ajouté, en poussant un soupir qui partoît du fond de son cœur, un ami généreux m'a procuré les

moyens de vous satisfaire..... Que le ciel le bénisse! me suis-je écriée, et dans l'instant même ma pensée s'est arrêtée sur celui qui, à la mort de mon mari, secourut ma détresse.

SHEVA.

Vous êtes trop bonne, Madame, de vous occuper de moi; mais n'en parlez, de grace, jamais à vos locataires.

Mrs. Gorsin.

Je me tairai, s'il le faut; mais vous saurez qu'en causant avec la mère de la jeune mariée, femme vraiment respectable, j'ai appris qu'elle étoit veuve de ce Dom Carlos auquel vous avez dû votre fuite d'Espagne.

SHEVA.

Dieu l'accueille en sa miséricorde! Il conserva ma vie aux dépens de la sienne; car un autodaté fut la récompense de sa générosité envers moi. Seroit-il possible que Miss Ratchliffe en fût la veuve!

Mrs. Gorsin.

Rien de plus certain; et je veux vous en convaincre à l'instant. Mais je vois que son nom ne vous est pas inconnu?

SHEVA.

Ne l'avez-vous pas nommée vous même?

Mrs. Gorsin.

Non, sur mon honneur. C'est vous même qui vous êtes trahi. Je vois que les bonnes comme les mauvaises actions, finissent toujours par n'être point ignorées.

SHEVA

SHEVA.

Et moi, je vois, Madame, que vous oubliez que j'attends après votre diner. Si vous voulez vous en approcher, je vous suivrai de près. Il seroit honteux de vous montrer à vos locataires en compagnie d'un malheureux Juif, tel que moi.

Mrs. GORSIN.

Il n'y a pas de moyen dont vous n'usiez pour déguiser votre bienfaisance. Mais il faut vous servir à votre gré. Je vous précède, pour aller vous recevoir à la porte.

(elle sort.)

SCÈNE IX.

SHEVA *seul.*

La veuve de celui qui rompit les fers dont m'avoit chargé l'inquisition de Cadix, est dont la mère de celui qui m'arracha des mains de la populace de Londres ?..... Grand Dieu ! comme ta providence dispose de toutes choses !..... L'ami qui est mort n'a besoin de rien, et celui qui vit ne manquera jamais ; tant qu'il restera quelque chose à Sheva ; car je suis près de ma tombe, et je lui lègue tout ce que je possède. Quand je prenois autant de peine pour amasser de l'argent, j'espérois que le ciel me procureroit à la fin l'occasion d'en faire un bon usage. (il sort.)

SCÈNE X.

(Appartement d'Eliza.)

MISTRISS RATCLIFFE, ELIZA, CHARLES.

CHARLES.

J'ai fait connoître mon innocence à son père, je vais la faire connoître à l'univers ; non, je ne veux pas qu'un seul homme puisse dire, que j'ai tendu, pour vous, des pièges à un héritier.

Mrs. RATCLIFFE.

Charles ! Charles ! vous donnez dans l'exagération.

CHARLES.

Et vous aussi, Madame : et lequel des deux extrêmes est à préférer ?

Mrs. RATCLIFFE.

Comment votre honneur peut-il être compromis, Frédéric n'ayant pas même consulté son père ?

CHARLES.

Il le connoissoit trop bien pour lui en parler.

Mrs. RATCLIFFE.

Qu'auriez-vous donc fait ?

CHARLES.

J'aurois sauvé mon ami.

ELIZA.

Et sacrifié votre soeur.... Si cela est d'un bon ami, cela n'est pas d'un bon frère.

CHARLES,

On sacrifie beaucoup moins la paix de son coeur, en jugeant ses fautes avec sévérité, qu'en cherchant à se les dissimuler. Une femme qui se permet un mariage secret avec le fils d'un père inflexible, est impardonnable.

ELIZA.

Vous vous prévaluez du caractère inflexible de Sir Stephens: il m'étoit inconnu.

CHARLES.

Vous pouviez vous éclairer, en exigeant que Frédéric eût son consentement, avant de lui donner le vôtre.

Mrs. RATCLIFFE.

Vous ne ménagez pas assez votre soeur: vous oubliez son sexe, sa délicatesse, et l'attachement que vous lui avez toujours témoigné.

CHARLES.

Non, Madame. Si je pouvois oublier combien j'étois vain de l'avoir pour soeur, je ne serois pas aussi humilié de sa conduite. J'avoue que je suis étonné de votre indifférence. Vous me croyez trop sensible et trop fier: vous me dites que je le prends sur un ton bien haut: n'avez vous donc pas été témoin de la patience avec laquelle je supportois mon sort, lorsque j'étois commis de Sir Stephens? Je baissois, sans murmure, la tête sous le joug de la pauvreté, parce qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de dominer l'infortune, et que pour

vaincre un malheur non mérité, rien n'avilit
que ce qui est malhonnête.

ELIZA.

Si vous n'avez pu m'aimer que le tems
que vous m'avez cru sans défaut, je m'étonne
que nous ayons été si long-tems amis. Main-
tenant que vous vous êtes servi contre moi
de toutes les armes que pouvoit vous fournir
une justice sévère, je vous dirai que si vous
en aviez négligé le plus grand nombre, j'en
aurois senti plus vivement les coups.

SCENE XI.

FRÉDÉRIC, *les acteurs précédents.*

FRÉDÉRIC.

Charles!..... Mon frère!..... Mon ami!.....
ne quitterez vous donc point ce front austère?
Augmentez mon bonheur, en y souriant:
nous n'en connoissons point encore la pléni-
tude.

CHARLES.

Il est difficile d'en jouir, lorsqu'il est le
fruit de la ruse, de l'oubli de soi-même et
de la mauvaise foi. Féliciter un homme d'un
tel succès, seroit, à mon sens, l'injurier, ou
s'avilir.

FRÉDÉRIC.

J'ai eu, Charles, de fréquentes occasions

d'applaudir à votre philosophie; mais je pense que vous la portez maintenant trop loin.

CHARLES.

C'est parce que vous y trouvez votre condamnation.

FRÉDÉRIC.

Je répondrais à cela si je n'avois pour témoins des objets qui me sont aussi chers: votre philosophie en souffriroit peut-être; mais mes principes y gagneroient.

CHARLES.

Différez donc de le faire; mais souvenez-vous en.

FRÉDÉRIC.

Quand des amis ont entre eux de telles discussions, il seroit à désirer qu'ils n'eussent pas de témoins de leur extravagance.

CHARLES.

Extravagance!

Mrs. RATCLIFFE.

Mon fils! Mon fils! de grace, finissez.

ELIZA.

Cessez tous deux, je vous en conjure. Charles! mon frère! si vous n'avez plus d'attachement pour moi, ayez en du moins pitié. et vous, Frédéric! Mon époux! Vous qui m'avez sacrifié toutes vos espérances, donnez moi encore une preuve d'amour, en souffrant ces reproches avec patience. Ce sont des éclairs d'un tempérament plein de feu, d'une amitié vive, et d'un honneur trop délicat. Mon

frère croit vraisemblablement que l'ambition ou l'artifice ont été pour quelque chose dans ma démarche..... Je méprise de tels motifs et les désavoue. A la place de Frédéric, j'aurois fait comme lui, et Frédéric, à la mienne, eût tout sacrifié pour s'assurer un intérêt aussi tendre et aussi sûr dans un coeur comme le sien.

CHARLES.

Paroles que tout cela! Les actions, dont l'effet ne tombe que sur nous, peuvent trouver des excuses; mais un homme d'honneur ne peut s'en permettre une de la nature de celle-ci.

FRÉDÉRIC.

Tout ce que dit ma chère Eliza, est l'expression de mon coeur. En douter est me faire une injure. Ce mariage, qui m'a honoré, est audessous de celui auquel Eliza devoit prétendre. Je me suis enrichi, et elle n'a trouvé que misère. Je cours les risques de l'animadversion d'un père: et elle souffre l'aigreur d'un frère aussi dur que déraisonnable.

CHARLES.

Arrêtez! ma patience est à bout.

ELIZA.

Ma mère! Ah, ma mère! Sauvez-moi!
(elle tombe dans ses bras.)

FRÉDÉRIC.

Vous lui avez enfoncé le poignard dans le coeur, c'est le coup d'un lâche. (à Eliza:.) Trésor de ma vie! (à Charles:.) Regardez

vosre ouvrage. (à Mrs. Ratcliffe :) de grace, Madame, emmenez la.

(Mrs. RATCLIFFE sort avec Eliza, en la soutenant.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, CHARLES.

CHARLES.

Le coup d'un lâche!..... Vous vous souvenez sans doute de ce mot et de ce qu'il signifie?

FRÉDÉRIC.

Et je vous en rendrai raison par-tout, et de la manière que vous voudrez.

CHARLES.

Suivez moi donc, et nous arrangerons l'affaire promptement.

FRÉDÉRIC.

Laissez moi le tems de verser quelques larmes sur le malheur que vous venez d'occasionner, et je suis à vous l'instant d'après.

CHARLES.

Je vous attendrai en bas. (il sort.)

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, ELIZA.

ELIZA. (*entrant avec précipitation.*)

Où êtes-vous tous deux, hommes intraitables? Ah! Frédéric seul! qu'est devenu Charles? Pourquoi est-il sorti? Que lui avez-vous dit que je n'aye pu entendre? La frayeur m'avoit privé de mes sens..... Je suis sûre que vous vous êtes querellés.

FRÉDÉRIC.

Non, non, ma chère Eliza. Nous avons discuté, comme cela arrive quelquefois entre amis..... Mais tout s'arrangera.....

ELIZA.

Comment? Quand? Pourquoi n'est-ce pas dans ce moment? en ma présence? Je m'estimerois heureuse d'être votre médiatrice.

FRÉDÉRIC.

La paix sera bientôt conclue entre nous: soyez en sûre, mon amour. Il n'est pas difficile de terminer pareils différens.

ELIZA.

Mais je voudrois mieux faire: vous êtes trop vifs et trop susceptibles l'un et l'autre.

FRÉDÉRIC.

Nous serons plus froids dans peu. Notre vivacité s'exhale facilement et se calme de même.

ELIZA.

Que le ciel vous l'accorde ce calme ! Il est un des vœux les plus ardens que je forme pour vous.

FRÉDÉRIC.

Vous le desirez ?

ELIZA.

Que dites vous, Frédéric ? Vous êtes encore tout troublé ? Vous changez de couleur ? Mes bras vous sont ouverts, venez y chercher la paix..... Quoi ! Mon cher Frédéric ! Vous cherchez à vous en dégager ?..... Ces caresses vous sont-elles donc importunes ? Votre coeur ne peut-il endurer un instant, ce genre de captivité ?

FRÉDÉRIC.

O ange de vertu ! que ne puis-je y mourir ! Que l'amour relève votre courage ! Je suis sûr que mon père se sentira attendri à votre vue ; mais je veux, avant cela, l'attaquer par un endroit que peu d'enfans trouvent inaccessible, et je vais le tenter..... adieu.

ELIZA.

Quoi ! si vite ? Un moment donc. Si vous partez maintenant, vous rencontrerez Charles, et.....

FRÉDÉRIC.

Eh bien ?

ELIZA.

Et quelqu'événement funeste en sera l'issue. Hélas ! vous ne savez guère jusqu'où peut

porter la passion, lorsqu'elle est enflammée.
Attendez qu'elle soit refroidie.

FRÉDÉRIC.

Mais à quoi tout cela tend-il ? Vous ne
voudriez pas faire de votre mari un lâche ?

ELIZA.

Non ; mais voudriez-vous faire d'Eliza la plus
malheureuse des femmes ? Non : vous ne sor-
tirez pas que vous ne m'ayez promis de ne
le provoquer d'aucune manière que ce puisse
être ; promettez le moi , et je vous laisserai
aller.

FRÉDÉRIC.

Eh bien , si cette promesse suffit pour
vous tranquilliser , je vous jure que je n'aurai
plus avec lui aucune discussion qui puisse le
fâcher.

ELIZA.

Que vous ne renouvellerez point votre que-
relle ?

FRÉDÉRIC.

Non , ma chère Eliza ; nous la terminerons
et il n'en sera plus parlé.

ELIZA.

Et vous me le promettez sur votre pa-
role d'honneur ?

FRÉDÉRIC.

Je vous le promets.

ELIZA.

Me voilà tranquille , et vous pouvez aller....
Mais qui vous retient ?..... Que voulez vous

de plus que la liberté de vous échapper de mes bras?

FRÉDÉRIC.

Jouer encore d'un moment de bonheur, et mourir après s'il le faut..... O trop aimable Eliza! puisse le ciel vous bénir à jamais! (*il sort.*)

SCÈNE XIV.

ELIZA seule.

Ma sécurité me rend heureuse. Je puis maintenant faire tête à toutes les autres parties de l'orage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

Chambre d'une taverne

FRÉDÉRIC, suivi d'un valet de la taverne.

FRÉDÉRIC.

Le commissionnaire, que j'ai envoyé chez Sir Stephens à Saunders, est-il de retour?

LE VALET.

Oui, Monsieur. Monsieur Saunders sera à vous dans l'instant.

FRÉDÉRIC.

Priez le de monter, aussitôt qu'il entrera..... Si quelqu'autre personne venoit me demander..... connoissez-vous Monsieur Ratcliffe?

LE VALET.

Parfaitement bien, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

S'il vient pendant mon entretien avec Saunders, vous le prierez d'attendre, pour monter, que ce dernier soit sorti.

LE VALET.

Vous pouvez y compter, Monsieur. Vous n'avez rien de plus à ordonner?

FRÉDÉRIC

Rien.

(le valet sort.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC seul.

Je me souviens à peine du contenu de ma lettre à mon père. Ce peu de mots, écrits dans un tel moment, doivent cependant le disposer à prendre soin de la veuve de son malheureux fils, si le sort veut qu'il succombe.... Je suis maintenant prêt à satisfaire ce fier et fougueux ami, puisqu'il veut absolument que le fer venge son injure.

SCÈNE III.

JABAL, FRÉDÉRIC.

JABAL *(accourant.)*

Monsieur, Monsieur, que je suis aise de vous avoir enfin trouvé! venez vite, je vous prie, chez mon vieux maître: il est impatient de vous voir,

FRÉDÉRIC.

Qui est votre maître? et qui êtes vous?

JABAL.

Quoi! vous ne connoissez pas Jabal, le domestique de votre ami Sheva? Je vous avois heureusement aperçu entrant dans cette taverne; mais les garçons n'en vouloient pas moins m'empêcher d'entrer.

FRÉDÉRIC.

Vous auriez bien fait de vous en tenir à ce qu'ils vous disoient.

JABAL.

Vous ne parleriez sûrement pas ainsi, si vous saviez ce qui se passe. Je suis chargé de vous découvrir, ainsi que Monsieur Ratcliffe. Les fers sont au feu pour tous deux, mon maître est dans le travail d'un testament..... Le notaire est à ses côtés.

FRÉDÉRIC.

Le diable y seroit en personne, que je ne pourrois bouger d'ici dans ce moment.

JABAL.

Dieu me préserve, Monsieur, de lui porter une telle réponse! Quoi! lorsque le notaire a la plume à la main, et que le préambule du testament est tout broché devant lui, vous vous refusez à ce qu'il y fasse figurer votre nom pour quelque chose?

FRÉDÉRIC.

Excuses moi de ton mieux; mais qu'il sache qu'il est impossible que je me rende chez lui dans l'instant.

JABAL.

Je lui dirai que vous êtes marié du jour.
Il pourra, d'après cela, vous supposer quelque
chose d'important à terminer (*il sort.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC *seul.*

Vas, vas donc..... marié! ce souvenir
me déchire le coeur! Le bonheur n'est jamais
qu'en perspective: il s'éloigne dès qu'on en
approche..... Chère et malheureuse Eliza!.....
Mais chassons les réflexions: ma tête ne pour-
roit les supporter.... honneur! inexorable hon-
neur! peux-tu commander ce que la conscien-
ce réproouve?

SCÈNE V.

SAUNDERS, FRÉDÉRIC.

SAUNDERS.

Je saisis, Monsieur, le premier instant que
j'ai de libre, pour venir rappeler la joie dans
votre coeur.

FRÉDÉRIC.

Peut-elle jamais y pénétrer?

SAUNDERS.

Si vous l'en avez bannie quelque tems, vous

pouvez maintenant l'y rappeler, sans lui faire de remise.

FRÉDÉRIC.

J'ignore le sens de cette énigme, et ne veux pas la connoître. Brisons-là, je vous prie. J'ai une grace simple à vous demander: voilà un lettre pour mon père; daignez la lui remettre à lui-même. Vous paraissez surpris?

SAUNDERS.

Je le suis effectivement. Le trouble de vos yeux, l'impatience de vos discours, le lieu où vous êtes.....

FRÉDÉRIC.

Cette lettre contient la solution de tout cela; je ne pourrois vous la donner maintenant..... mais vous êtes homme d'honneur; et de plus mon ami..... Me promettez-vous de rendre cette lettre?

SAUNDERS.

Assurément. Mais si vous me croyez homme d'honneur et votre ami, pourquoi me pressez-vous de m'éloigner de vous? Je suis certainement votre ami, et votre ami à toutes épreuves.

FRÉDÉRIC.

Un ami discret n'exige point qu'on accepte ses offres, quand on ne le peut. Mais, de grace, mon cher Saunders, laissez moi.

SAUNDERS.

Je n'insiste plus, et je sors. (*il sort.*)

SCÈNE

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC *seul.*

J'ai été malhonnête avec lui; mais ma position étoit affreuse.

SCÈNE VII.

Le valet de la taverne, FRÉDÉRIC.

LE VALET.

Monsieur Ratcliffe desireroit savoir s'il peut monter.

FRÉDÉRIC.

Dites lui que je suis à ses ordres.

(*le valet sort.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES, FRÉDÉRIC. { *Charles après être entré, ferme la porte à la clef.*

CHARLES.

Voilà mon épée: comparez la avec la vôtre; je n'y vois pas de différence.

FRÉDÉRIC.

Il n'est aucun avantage dans le choix de ces deux armes; mais je crois en avoir sur vous dans l'art de les manier.

CHARLES.

Profitez en, rien de plus juste. Ceci, Monsieur, est une affaire bien malheureuse: mais, incapable d'une lâcheté, je me dois de tirer raison de votre injure, ou d'en exiger le désaveu.

FRÉDÉRIC.

Vous devez juger, Monsieur, de ma répugnance à me mesurer avec vous; car, quelque soit l'issue du combat, le vainqueur trouvera peu de consolation dans son triomphe. Je m'attendois au parti que vous preniez: il est celui de l'honneur. Mais si mes expressions justifient votre appel; vos propos à une femme à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir justifient mes expressions; et je ne puis les rétracter; car je vous avoue, que, dans le même cas, ils seroient suivis de la même réplique.

CHARLES.

Si vous tenez aux mots, il est impossible que nous nous arrangions à l'amiable.

FRÉDÉRIC.

Il y auroit un moyen; mais ce n'est point à moi à l'indiquer. Je vais vous parler franchement. Admis, par le choix de votre soeur, dans une famille, dont le chef lui marque autant d'aigreur de sa conduite, puis-je justi-

fer son opinion, en me soumettant, dès le début, à l'humiliation d'une apologie?

CHARLES.

Je vous entends: vous voulez qu'elle vienne de moi; impossible.

FRÉDÉRIC.

N'en parlons donc plus.

CHARLES.

Soit..... défendez vous.

(ils se battent.)

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce? du sang!..... vous êtes blessé!

CHARLES.

Non; non.

FRÉDÉRIC.

J'en suis sûr. La blessure est au poignet: vous ne pouvez tenir votre épée.

(l'épée tombe de la main de Charles.)

CHARLES.

Cela est vrai. Votre épée m'a atteint à travers la garde, et je suis à votre discrétion.

FRÉDÉRIC.

C'est moi qui suis à la votre, mon cher Charles, pour l'oubli et le pardon de tout ce que j'ai dit. Je me rétracte, et je rougis de m'être mis dans le cas de le faire. Souffrez que j'enveloppe d'un mouchoir votre blessure... J'irai vous chercher du secours après.

CHARLES.

Non, cela n'en vaut pas la peine; ce n'est

presque qu'une égratignure. (*on frappe.*)
Mais quelqu'un frappe à la porte: cachons ces
épées.

SHEVA (*dehors.*)

Laissez moi entrer, Messieurs; laissez moi
entrer je vous en conjure. Je suis Sheva, vo-
tre ami.

CHARLES.

Ouvrez la porte, Frédéric.

SCÈNE IX.

SHEVA, *les acteurs précédents.*

SHEVA.

Ciel! ô ciel! qu'avez vous? qu'êtes vous
venus faire ici? pourquoi vous mettez-vous ain-
si sous clef?

CHARLES.

Nous desirions qu'on ignorât la triste af-
faire dans laquelle nous nous étions engagés.

SHEVA.

Grand dieu! Seroit-il vrai? C'est en vain
que je m'occuperai de votre bonheur, si vous
détruisez l'effet de mes soins et si vous tra-
vaillez ainsi à me rendre malheureux. Dans
quel monde étrange vivons-nous! n'êtes vous
pas amis? N'êtes vous pas frères? Ces titres
ne sont-ils donc pour se quereller? et si vous
n'êtes pas toujours d'accord, faut-il se battre

sur le champ ! Cette épée a-t-elle le raisonnement meilleur que celui qui la porte ? L'on appelle cela une affaire d'honneur ! je vous en demande pardon ; mais je ne vois rien d'honorable en cela ; c'est décorer d'un beau titre une méchante action.

FRÉDÉRIC.

L'usage le veut ainsi ; et nous en sommes esclaves.

SHEVA.

Quoi ! le peuple anglois a des usages qui lui commandent le crime ? Les nôtres ne furent jamais en contradiction avec la loi. Mais, qu'avez vous au poignet ?

CHARLES

Peu de chose ; une légère égratignure.

SHEVA.

Une égratignure, dites-vous ? C'est une blessure dans toutes les formes. Venez chez moi, je vous y ferai panser. Vous avez eu soin de moi : je dois m'en venger, et je regarde comme un point d'honneur de m'acquitter de ce que je dois au père et au fils. L'un fut mon libérateur à Cadix, et l'autre à Londres ; mais sortons de cette taverne. Prenez vos épées ; j'espère qu'à l'avenir vous ne vous en servirez plus.

(ils sortent tous ensemble.)

SCÈNE X.

Salon de la maison de Mrs. Gorsin.

Sr. STEPHENS, Mrs. GORSIN.

Mrs. GORSIN.

Votre fils, Monsieur, n'est point à la maison; mais votre belle fille y est. Si vous voulez lui permettre de vous voir, je suis sûre qu'elle s'estimera heureuse de vous présenter ses hommages.

Sr. STEPHENS.

Un moment de patience, Mistriss Gorsin: vous prenez un intérêt bien vif à cette jeune mariée.

Mrs. GORSIN.

Il est impossible de s'en défendre. Elle charme les yeux par sa beauté, et gagne le cœur par ses manières.

Sr. STEPHENS.

Je parirois qu'elle a une certaine fierté de famille, et peut-être même un peu de la vivacité de son frère?

Mrs. GORSIN.

Rien de tout cela, je vous jure; autant du moins que j'ai pu en juger. C'est la douceur et la modestie embellies de toutes les graces.

Sr. STEPHENS.

Voudriez-vous la prévenir que je serai fort aise de la voir; et comme la présence des mères intimide en général les filles, je ne serois pas fâché qu'elle fût seule.

(Mrs. GORSIN sort.)

SCÈNE XI.

Sr. STEPHENS *seul*.

L'énigme de sa fortune me sera dans peu dévoilée. Saunders connoitra l'extravagance d'en attribuer le don à Sheva. Quel pourroit être son but? Elle n'est pas de race juive..... Je ne crois pas qu'il eût osé me montrer un faux billet..... Elle vient. Ciel! La belle créature.!

SCÈNE XII.

ELIZA, Sir STEPHENS.

ELIZA.

L'honneur que vous me faites, Monsieur...

Sr. STEPHENS.

Je sens, comme je le dois, Madame, celui que vous avez fait à mon fils.

ELIZA.

A quoi dois-je attribuer un pareil accueil?

SR. STEPHENS.

A l'opinion qu'a de vous celui qui se fait gloire du titre que vous lui avez donné.

ELIZA.

Vos bontés passent mon espoir: me permettrez-vous de me décorer du titre de votre fille, et d'obtenir, à vos genoux, que vous daigniez me bénir en me pardonnant?

SR. STEPHENS.

Je ne souffrirai jamais de vous voir dans cette attitude humiliante. A cela près, je crois devoir au bonheur dont vous avez fait jouir mon fils, de vous accorder tout ce qu'il vous plaira de me demander. Si certains événemens fussent arrivés avant votre mariage, je présume, que, sans rien précipiter, vous n'eussiez point voulu qu'il fût un secret pour moi.

ELIZA.

De quels événemens, Monsieur, voulez-vous parler?

SR. STEPHENS.

De la mort peut-être de quelqu'un de vos parens?

ELIZA.

Dieu m'en préserve! Quelle mort entendez-vous?..... Celle de mon frère?

SR. STEPHENS.

De grâce, Madame, ne vous troublez pas.

Je n'entends point parler de votre frère.... J'ai trop connu sa position pour lui attribuer votre nouvelle fortune; c'est probablement le legs d'un ami, ou d'un parent éloigné?

ELIZA.

Vous m'étonnez de plus en plus: je ne sache pas que personne m'ait jamais fait un legs.

Sr. STEPHENS.

Appelez cela, si vous voulez, un don, un présent de noces. Mon fils, en tout cas, doit avoir été agréablement surpris de vous trouver riche d'une fortune si peu attendue?

ELIZA.

J'aurois regret d'imaginer que Sir Stephens a l'intention de jeter un ridicule sur ma pauvreté. Entrée dans votre famille, sans votre aveu, votre ressentiment, Monsieur, n'a rien que de naturel: accablez-m'en, je le mérite; mais épargnez votre fils. C'est à son pardon que je borne maintenant mes vœux. Dans la suite, mon exactitude et ma constance à remplir mes devoirs vaincront, je l'espère, votre résistance à me reconnoître pour votre fille; et c'est avec autant de patience que de zèle que je me vouerai à tout ce qui pourra en accélérer l'instant.

Sr. STEPHENS.

Votre réponse, Madame, décèle en vous tant de vertu, que, quand bien même vous n'auriez pas les dix mille livres sterling dont Sheva m'a assuré qu'étoit votre dot, je.....

ELIZA.

Cela n'est pas possible..... Je suis sûre

que jamais votre fils, ni mon frère, ne vous ont dit pareille chose.

SR. STEPHENS.

Je ne puis avancer qu'ils me l'aient dit.

ELIZA.

Ils sont tous deux incapables de se prêter à un tel mensonge.

SR. STEPHENS.

Que cela soit, ou non; que vous ayez de la fortune, ou que vous n'en ayez pas, je me sens entraîné par une force irrésistible à vous ouvrir les bras d'un père. J'abjure tout ressentiment; et ce que j'éprouve de votre pouvoir sur mon coeur justifie pleinement mon fils de sa passion pour vous.

ELIZA.

C'est à votre générosité, et nullement à mes foibles avantages que je crois devoir vos bontés et mon pardon..... Mais qui est donc ce Sheva que vous regardez comme l'auteur de ce mensonge?

SR. STEPHENS.

Le Juif Sheva; vous le connoissez certainement.

ELIZA,

Heureusement non. Je puis même assurer que voilà la première fois que j'entends prononcer son nom. Quelque vil imposteur, sans doute?

SR. STEPHENS.

L'on ne peut précisément dire qu'il en

soit un, quoiqu'on puisse à juste titre, le traiter comme tel, si c'est lui qui a été l'artisan de cette imposture. Sheva est mon Courtier. Votre mari le connoît pour un routinier des ruelles du commerce. Il m'a montré le reçu des dix mille livres placées sur votre tête dans les fonds publics. Un de mes amis vouloit me persuader que c'étoit un acte de sa bienfaisance. Mais puisque vous ne le connoissez pas, que vous ne l'avez jamais vu, et que vous n'avez jamais entendu prononcer son nom, la chose est impossible.

ELIZA.

Cela est dénué de toute espèce de fondement. Il est par conséquent un imposteur, ou un fou. Je crois même n'avoir, de ma vie, adressé la parole à un Juif.

Sr. STEPHENS.

C'est dès lors par votre seul mérite que vous me deviendrez chère. Je me chargé de remplacer les dix mille livres sterlings que je vois clairement que vous n'avez pas. C'est une foible compensation des graces dont vous êtes ornée..... Qu'y a-t-il de nouveau, Saunders?

SCÈNE XIII.

SAUNDERS, *les acteurs précédens.*

SAUNDERS.

Votre fils, Monsieur, m'a prié de vous remettre cette lettre en.....

SR. STEPHENS.

Je n'ai que faire de ses lettres. Dites-lui que tout est dit; et que j'ai été vaincu en moins de tems qu'il ne l'a été lui-même. Ajoutez que je lui ordonne de se rendre ici sur le champ. Plus d'écritures. Je ne veux plus en lire. (*Saunders sort.*)

SCÈNE XIV.

SIR STEPHENS, ELIZA.

ELIZA,

Vous ne voulez pas ouvrir cette lettre?

SR. STEPHENS.

Non décidément; car je ne veux pas que Frédéric puisse imaginer que sa rhétorique ait eu quelque part dans ma conversion. Si c'est, comme je le présume, un récit de toutes vos perfections, ce que je vois est bien plus propre à m'en convaincre. Si cependant vous êtes curieuse de voir votre portrait, fait de sa main, vous êtes la maitresse de vous y mirer; décachetez la.

ELIZA.

Elle n'est pas longue..... Je vais vous la lire (*elle lit.*) » *Charles Ratcliffe vient de me provoquer à une affaire d'honneur, l'épée à la main*..... Ciel! Je n'en puis plus! (*elle laisse tomber la lettre.*)

SR. STEPHENS.

Qu'est-ce donc? Vous vous troublez?

ELIZA.

Cette lettre! Ah! cette lettre!..... Mon mari, mon frère, l'un ou l'autre sont morts?

Sr. STEPHENS.

Le ciel permettra que cela ne soit pas.

(il ramasse la lettre.)

ELIZA.

Ne pardons point de tems, courons. Je veux me jeter au milieu d'eux. Je suis la cause de leur querelle. Que le fer qui vise à me priver d'un coeur, qui m'est plus cher que tout ce que j'ai au monde, frappe celui de la seule coupable.

Sr. STEPHENS.

Quelle horrible pensée! Écoutez..... Quelqu'un vient.

ELIZA.

C'est un messenger de la mort. Empêchez le de parler. Son regard suffira pour me faire mourir.

SCÈNE X V.

FRÉDÉRIC, CHARLES, les acteurs précédens.

FRÉDÉRIC.

Mon amour, ma vie; ma chère Eliza.....

ELIZA.

Où est votre blessure? Qu'avez-vous fait de Charles?

CHARLES.

Voici votre heureux frère : tout s'est passé à merveille.

FRÉDÉRIC.

Nous sommes de bons amis chargés de vous apprendre d'agréables nouvelles.

ELIZA.

Différez un instant ; la joie, dans ce moment, bouleverseroit mes sens..... Laissez moi regarder..... ne me trompez pas : vous avez quelques blessures?..... Ah, Charles! qu'est-ce que cela?

CHARLES.

La plus légère et la plus heureuse blessure que jamais l'on reçut. Un mouvement de votre brave mari a suffi pour désarmer ma main et mon cœur. Plus de frayeurs désormais : préparez vous à une surprise agréable.

(FRÉDÉRIC, *apercevant son père.*)

Ah, Monsieur? Je sens combien je suis coupable envers vous : mais.....

Sr. STEPHENS.

C'est assez ; épargnez votre éloquence : ce seroient mots superflus : car vous avez un avocat qui ne vous laisse rien à faire.

CHARLES.

Voici ma mère. Soutenez vous, Eliza, et ne dites mot de ce qui s'est passé.

SCÈNE XVI.

MISTRISS RATCLIFFE, *les acteurs précédens.*

ELIZA.

Ah, ma chère maman! J'ai un grand plaisir à vous faire. Je vais vous présenter au père de Frédéric.

Sr. STEPHENS.

Ce que mon fils, Madame, m'a jamais procuré de plus flatteur, c'est le titre de père de votre adorable fille.

Mrs. RATCLIFFE.

Je suis comblée, Monsieur, que vous approuviez son mariage.

Sr. STEPHENS.

Frédéric, donnez moi votre main..... Si votre femme vous avoit apporté en dot les grandes Indes, je n'aurois pas eu plus de satisfaction à vous unir.

FRÉDÉRIC,

Jamais déclaration ne fut plus généreuse.... Il est tems, je crois, mon cher Charles, de présenter notre ami. (*Charles sort.*)

Mrs. RATCLIFFE.

Que veut-il dire, Eliza?

ELIZA.

Je ne suis pas plus instruite que vous quelque nouvelle surprise apparemment?

SCÈNE XVII

ET DERNIÈRE.

SHEVA, les acteurs précédents.

Sr. STEPHENS.

Ah! Sheva ici? C'est vraiment un miracle.

CHARLES, (en amenant Sheva par la main.)

Voici mon bienfaiteur; le votre, Eliza; celui de Frédéric, de ma mère; celui de tous les malheureux; le mari de la veuve, le père de l'orphelin, l'ami enfin de l'humanité.

SHEVA.

Finissez, ah! finissez, je vous prie; je suis obligé de me couvrir la figure.

(il se cache le visage.)

CHARLES.

Ah, Monsieur! laissez, laissez paraître au grand jour des vertus qui sont faites pour servir d'exemple aux hommes. Votre bienfaisance, masquée sous des formes qui vous étoient étrangères, étouffa trop long-tems des actions dont un prince eût tiré sa gloire. Venez à la face de l'univers, faire rougir les hommes, qui, mûs par un préjugé injuste, apprirent à vous mépriser. Quant à nous, la vénération que vous nous inspirez a déjà métamorphosé nos coeurs, et acquis à votre nation toute notre bienveillance.

SHEVA.

SHEVA.

C'est assez, c'est assez: de grace, épargnez-moi. Peu habitué à la louange, elle me porte subitement à la tête. Je ne me reconnois point au portrait que vous avez fait de moi, et je ne trouvai jamais tout cela sur mon registre. Je suis un honnête homme: rien de plus; loyal en affaires, comme mon bon patron pourra le témoigner. Je crois avoir l'honneur de parler à Mistriss Ratcliffe, sans avoir l'avantage d'en être connu? Mais si je ne craignois de lui rappeler de vieux souvenirs, je lui parlerois d'un événement..... Grand Dieu! de quelle horrible mort ne fus-je pas délivré par votre mari? Mais hélas! je me tais.

Mrs. RATCLIFFE.

O Providence!..... Le Juif de Cadix!

SHEVA.

Lui-même, qui vous est redevable de tout ce qu'il possède. Je dois la conservation de ma jeunesse à votre mari, et celle de ma vieillesse à votre fils. Quel mérite y a-t-il donc à être juste, et à acquitter une dette aussi chère?

Sr. STEPHENS.

Ah! l'énigme est résolue. Les dix mille livres sterlings étoient à vous? Donnez les à Ratcliffe. La fortune peut être avare où la nature est aussi prodigue.

H

SHEVA.

Ce discours est plein de noblesse; mais l'argent diminue rarement le mérite: et j'espère qu'il ne nuira pas à celui de Monsieur Ratcliffe, que j'ai fait mon légataire universel.

MRS. RATCLIFFE.

Quel bonheur inattendu! Mon coeur est trop plein pour pouvoir m'exprimer. O Charles! la fortune de votre maison rétablie doit en faire revivre en vous les vertus. N'oubliez jamais, mon fils, à qui vous devez ce bienfait, et imitez le.

CHARLES.

S'il m'arrivoit de me rendre indigne de mon père, ou de mon bienfaiteur, vos conseils, Madame, seroient ma condamnation.

FRÉDÉRIC.

Cela ne sera jamais. Le trésor qu'amassa la loyauté ne peut être en meilleures mains qu'en celles de l'honneur.

SR. STEPHENS.

C'est une vraie mine de richesses.

SHEVA.

Non, mon bon patron, non il n'est point une mine; car il ne fut jamais caché pour

ceux qui le cherchèrent. Je ne creusai point pour le trouver; et il n'est point perdu pour le pauvre. Je ne l'enfouis point dans une synagogue, ou dans quelque autre édifice public, ouvrage souvent de la vanité. J'en fais hommage à un homme honnête et bon; et c'est dans le coeur humain que je place mes fondations.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

1877
The following is a list of the names of the persons who have been admitted to the office of the Secretary of the Board of Education since the last meeting of the Board, held on the 1st day of January, 1877.

THE OFFICE OF THE SECRETARY OF THE BOARD OF EDUCATION

